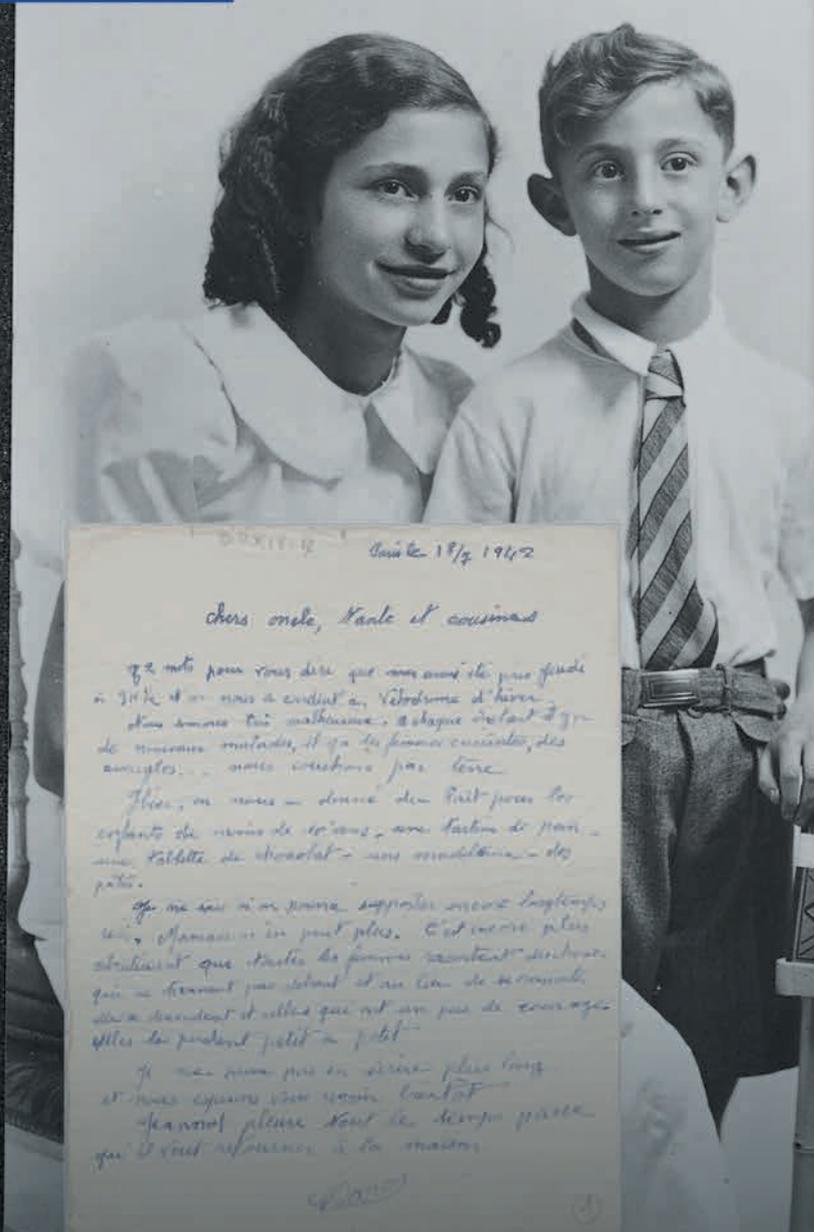


MONTÉVIDÉO 31



Magazine de la Communauté OHEL AVRAHAM





Paris le 19/4 1942

chers oncle, tante et cousins

J'ai écrit pour vous dire que nous avons été pris garde
à 11h et on nous a conduit au Vel d'Hiv
dans un bus très malheureux. à chaque instant il y a
de nouveaux entrades, il y a les femmes curieuses, des
amis... nous sommes très tristes.

Maman, on nous a donné des lait pour les
enfants du voisin de ce bus, une tarte de pain
une tablette de chocolat - une mandarine - des
pâtis.

Je ne sais ni ne pourrais supporter encore longtemps
ce... Maman... on peut plus. C'est encore plus
douloureux que toutes les peines que nous avons
qui ne trouvent pas de sens et au lieu de nous rendre
à la déportation et celles qui ont un peu de courage
elles se perdent petit à petit.

Je ne pourrais pas en vivre plus long
et nous espérons voir votre contact
Je vous embrasse tout le temps parce
qui j'ai tout confiance à la maison.



**PRÉSERVONS L'HISTOIRE DES VICTIMES DE LA RAFLE DU VEL D'HIV ET DE L'ÉTÉ 1942
CONTRE L'OUBLI ET LES TENTATIVES DE FALSIFICATION ET RELATIVISATION**

Alors que nous nous apprêtons à commémorer les 80 ans de la rafle du Vel d'Hiv, le Mémorial de la Shoah est plus que jamais mobilisé. Pour poursuivre la collecte des preuves et des témoignages de cet épisode dramatique. Pour l'ancrer dans la mémoire collective et dans la pérennité. Pour transmettre cette histoire tragique et le souvenir de tant de vies brisées aux plus jeunes. Préserver la mémoire des victimes et confier à la jeunesse le flambeau de la connaissance sont des missions essentielles, surtout en ces temps troublés où se répandent quotidiennement l'ignorance, l'antisémitisme et les tentatives de falsifications de l'histoire de la Shoah.

Faites un don sur don.memorialdelashoah.org

Votre don est déductible de votre impôt, à 75% pour l'IFI et à 66% pour l'IR.



2 ■ Le Mot du Rabbin

Rabbin Jacky Milewski

3 ■ Le Mot du Président

Marc Kogel

4 ■ L'Edito du Rédacteur en chef

Anthony Gribe

Communauté

5 ■ Yom Hashoah 5782, les juifs roumains en souffrance

Olivier Iteanu

8 ■ Discours de Yom Hashoah Rabbin Jacky Milewski

9 ■ Le cours de Talmud de l'ACTI Hannah Ruimy

10 ■ Cérémonie de Yom Haatsmaout
et interview de Rav Raphaël Cohen

Judaïsme

12 ■ Une pensée juive de la modernité est-elle possible ?

Rabbi Sacks, traduction de Marc Kogel

16 ■ Le cinquième élément Julien Roitman

Israël

18 ■ Interview d'Emmanuel Navon, à l'occasion de
la parution de son livre « L'étoile et le sceptre,
Histoire diplomatique d'Israël »20 ■ Walter Bingham, le plus « jeune » journaliste
en Israël Jean-Michel Rykner

Directeur de la publication :

Marc Kogel

Rédacteur en chef :

Anthony Gribe

Secrétaire de rédaction :

Joëlle Dayan

Conception graphique :

Christelle Martinez

A.C.T.I.

31 rue Montevideo - 75116 Paris

Tél. 01 45 04 66 73

Fax 01 40 72 83 76

acti@montevideo31.com

www.montevideo31.com

« Il revient à chacun de vérifier si
les prestations de cachetout
proposées par les annonceurs sont
conformes à ses propres exigences ».



Histoire

23 ■ Les origines du gâteau au fromage Myriam Iteanu

24 ■ « Juive et Républicaine, l'école Maimonide »
Un essai de Joseph Voignac Myriam Iteanu26 ■ 40 ans après sa mort, Perec en ses lieux
Michaël de Saint Cheron

28 ■ Orient Expresso Claude Trink

Humour

30 ■ La page d'Avidan Avidan Kogel

Carnet de famille

30 ■ Naissances, bar mitzvah, mariages, décès...

Hommage

31 ■ Hespéd pour Mme Jeannette Laufer
Rabbin Jacky Milewski

32 ■ Levaya Jeannette Laufer Marc Kogel

La couverture

Rencontre de Ruth et de Boaz par Marc Chagall

Dans cette estampe, Chagall nous fait participer à la première rencontre entre Ruth et Boaz, qui, semble-t-il, se font face en faisant de grands gestes. Il suffit toutefois de regarder les deux visages pour constater qu'ils ne se disputent pas, bien au contraire : dans le langage biblique, le bras gauche, que les deux personnages tiennent chacun courbé vers la droite au-dessus de leur tête, indique que leur attitude a quelque chose de sincère, de bon et de vrai. On peut supposer que Chagall voulait souligner l'amabilité et la générosité avec lesquelles Boaz accueille cette étrangère, après avoir constaté le courage dont elle avait fait preuve en glanant les épis (Livre de Ruth 2, 4). Les chaudes nuances de marron et de rouge de cette estampe reflètent l'harmonie et la sécurité et présagent déjà de ce qui va se passer ensuite.

Marc Chagall a dédié une suite de 5 estampes au chapitre sur Ruth ; celle-ci est la troisième lithographie sur cette femme qui, grâce à son amour, sa confiance et sa persévérance envers Boaz, devint la femme de Boaz et ainsi l'arrière-grand-mère du roi David.

« De la destinée divine »

■ par le Rabbin Jacky Milewski



« *Anokhi HaChem Elokékha* »,
« *Je suis HaChem ton D.ieu qui t'a fait sortir de la terre d'Egypte, de la maison des esclaves* ».

« *Anokhi HaChem Elokékha* » : le Sefat Emet (5635, p. 84) donne à cette formule un sens édifiant. Il ne s'agit pas simplement de D.ieu qui Se présente aux enfants d'Israël auquel cas, cette première parole du Décalogue ne contiendrait aucun impératif, aucune injonction. Il y a ici un enjeu fondamental : c'est la « destinée divine » qui est livrée aux mains des enfants d'Israël : la royauté de D.ieu a été confiée aux hébreux : selon ce qu'ils accepteront sur leur personne de la royauté céleste, Celle-Ci Se manifesterà à l'ensemble de la création. La divinité est attirée ici-bas en fonction des hommes ! C'est ce que le verset dit : « *Anokhi HaChem Elokékha* », « *Je suis HaChem ton D.ieu* », c'est-à-dire que « *Je t'appartiens ; Je dépends de toi ; Ma révélation, Mon intervention, Mon dévoilement, découleront de ta vie et de tes actes !* ». Tel est le sens de l'expression qui désigne, dans notre sidra, les hébreux : « *Mamlékhet Kohanim* ». « *Mamlékhet* » vient du verbe « *lehamlikh* », faire régner. *Mamlékhet Kohanim* : l'assemblée de prêtres qui fait régner le Créateur !

« Quand Israël accomplit la volonté de *HaChem*, il ajoute de la force à la puissance divine... Quand Israël n'accomplit pas la volonté de *HaChem*, il affaiblit, en quelque sorte, la puissance céleste » nous dit le *Midrach* (cité dans *Néfech ha'Haïm* 1, 3). Le verset 35 du Psaume 68 clame : « *Donnez de la puissance à Elokim !* ».

Le Rav Y.D. Soloveitchik (*Yemé Zikaron* p. 36) développe l'idée suivante : la Présence divine est comme empêchée de se dévoiler ; elle est tel « un roi prisonnier de boucle » (*Chir haChirm* 7, 8). C'est à l'homme de libérer le Souverain de Ses chaînes, de la dissimulation, de l'épaisseur du nuage afin qu'il puisse éclairer le monde de Son éclat. D.ieu est Tout-Puissant excepté pour ce qui concerne Son dévoilement. [La *Tefila* et les mitsvot participent à cette libération. C'est pourquoi de nombreuses injonctions bibliques sont en lien avec la sortie d'Egypte qui, conceptuellement parlant, englobe même D.ieu].

Le *Midrach* (*Peti'ha de Eykha Rabba* 24) enseigne : quand le Temple fut dé-

truit, *HaChem* pleurait : « Malheur à Moi ! Qu'ai-Je fait ? J'avais établi Ma présence [dans le Temple] et maintenant que le peuple a fauté, Je dois revenir à Mon espace initial. Vint Matratrone qui s'adressa à D.ieu : « Maître du monde, moi je pleure mais Toi, Tu ne dois pas pleurer ! ». Et D.ieu lui répond : « Si tu ne Me laisses pas pleurer, Je pénétrerai dans un espace où tu n'as pas accès et J'y pleurerai ». Le Rav Y.D. Soloveitchik (ibidem p. 38) explique : « D.ieu est Tout-Puissant. Pourquoi pleure-t-Il ? Il peut rebâtir le Temple en un instant ! C'est ce que dit Matratrone, le *malakh* qui représente la nature et l'existant. « Selon les schémas de la nature et de l'histoire, le Temple ne peut être reconstruit. Moi, Métatrone, j'ai toutes les raisons de pleurer mais Toi, *HaChem*, Tu peux tout rebâtir en un instant ! ». Et D.ieu lui répond : « Tu ne saisis pas ! Je pleure car le Temple a été détruit en raison des fautes du peuple ; et si le peuple ne Me consacre pas, Je ne peux Me sauver Moi-même ! ». « *Anokhi HaChem Elokékha* ».



Conserver notre esprit critique

Les pendules de Huygens

En 1665, le physicien Christian Huygens, découvre que si l'on accroche deux pendules à un même support et qu'on les met en mouvement, ils finissent par se synchroniser et battre en opposition de phase. Ce phénomène se reproduit, même si on perturbe le mouvement de l'un des pendules ; au bout d'une demi-heure, ils sont de nouveau synchrones, comme s'ils pouvaient « communiquer ». Tout se passe comme si les pendules avaient perdu leur individualité. Huygens a appelé ce phénomène la sympathie des horloges.

L'explication de ce curieux phénomène physique n'a été trouvée qu'en 2015, il est fondé sur un système d'équations non linéaires qui montre que l'énergie peut se transmettre d'un pendule à l'autre par des ondes sonores et que cet équilibre est celui qui consomme le moins d'énergie.

Le monde animal

Dans le monde animal, un phénomène similaire existe, des insectes se comportent comme des oscillateurs individuels. Ainsi des myriades de lucioles clignent d'abord isolément, puis à la même fréquence, en adaptant leur rythme à celui de leur voisine. On observe la même chose avec des crickets qui syntonisent leur chant à la même fréquence en frottant leurs ailes les unes contre les autres.

À un niveau plus élevé du monde animal, des bancs de poissons ou des nuées d'oiseaux peuvent se déplacer en parfaite synchronie, chaque individu se maintenant à la même distance de son voisin. En se fondant dans un groupe, ils peuvent relâcher toute vigilance et passent en mode « pilote automatique ».

Dans le monde animal, ce type de comportement qui met en œuvre une coopération et une coordination étroites,

présente toujours un bilan positif en terme énergétique.

Qu'en est-il des sociétés humaines ?

Pour l'historien Mc Neil, l'émergence des grandes sociétés humaines résulterait de l'exploitation systématique du pouvoir socialement et émotivement rassembleur de la syntonisation motrice. *Le fait d'accomplir certains gestes et de chanter ou de crier en même temps que d'autres est le moyen le plus sûr, le plus facile et le plus efficace que notre espèce ait trouvé pour créer et faire vivre des communautés.* Il conclut que la syntonisation permet de resserrer les liens de la communauté et de faciliter la coopération sous toutes ses formes.

Mais il y a un danger à cette syntonisation, c'est l'abandon de tout individualisme au profit d'un organisme collectif qui échappe au sens critique, à tout contrôle et qui est dénué de sens moral. Vivre en résonance avec les autres est certes rassurant mais présente un réel danger.

C'est ce que le psychologue Jonathan Haidt appelle « La nouvelle Tour de Babel » : <https://www.theatlantic.com/magazine/archive/2022/05/social-media-democracy-trust-babel/629369>

Nous savons désormais que les réseaux sociaux gangrènent et menacent la confiance du public dans les gouvernements, les personnes et les institutions. Ils peuvent être manipulés par des régimes politiques et des autocraties comme la Russie pour favoriser des candidats qui leurs sont favorables ou dénigrer ceux qu'ils considèrent comme des opposants potentiels à leurs intérêts.

Les moteurs de recherche accentuent les biais de confirmation car ils permettent de trouver des confirmations à ses propres convictions, y compris lorsqu'il

■ par Marc Kogel

s'agit de croyances absurdes (la terre est plate) et de thèses complottistes. Le protocole des sages de Sion est toujours diffusé bien qu'il ait été prouvé qu'il s'agit d'un faux fabriqué par la police du Tzar.



Nous ne sommes ni des lucioles ni des crickets. Conserver notre esprit critique est l'un des défis posés par le monde contemporain, car nous vivons dans des micros-communautés qui ont tendance à réduire le champ des options offertes pour appréhender le monde.

Les influenceurs des réseaux sociaux, les leaders d'opinion, les maîtres à penser jouent le rôle de pendules de Huygens qui finissent par imposer le rythme de leurs battements à ceux qui en sont proches.

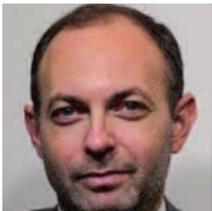
Encore faut-il être conscient que nous sommes soumis à des influences et avoir la volonté de nous en détacher. Cela suppose en effort permanent de questionnement et le souci de s'informer à plusieurs sources.

C'est se tenir à l'écart des extrêmes et rechercher toujours le juste milieu. C'est la solution que préconisait Maïmonide dans son Introduction à la Michna Avot, les Chemona Perakim (chap 4, 4).

Les bonnes actions sont celles qui sont équilibrées, qui maintiennent la moyenne entre deux extrêmes également mauvais, le trop et le trop peu. Les vertus sont des conditions et des dispositions psychiques qui se situent à mi-chemin entre deux extrêmes répréhensibles, dont l'un est caractérisé par une exagération, l'autre par une déficience. ■

Notre journal, illustration de notre unité

■ par Anthony Gripe



Tout au long de la Torah, le Peuple juif est toujours désigné par la forme plurielle. Cela est apparent dans Exode 19, 2, où nous lisons que les Juifs « voyagèrent » (*vayiss'ou*)... arrivèrent (*vayavo'ou*)... campèrent (*va'ha'hanou*) – tous ces verbes étant au mis au pluriel.

Mais par la suite, ce même verset nous réserve une surprise : Vayi'han cham Israël négued haar – « et Israël campa face à la montagne. »

En arrivant au Sinai, le peuple juif est désigné à la forme singulière. Rachi écrit que cela vient souligner à quel point la nation entière campa « avec un seul but, et un seul désir ».

Comment les juifs parvinrent-ils à atteindre un tel niveau d'unité au Sinai ? Tout simplement parce que les juifs sortaient d'épreuves terribles : manque d'eau et de viande, querelles intestines, attaque d'Amalec. Dans l'adversité, nous savons nous unir.

Etonnamment, il y a une autre occurrence où la Torah se réfère à une nation à la forme singulière. Sept semaines plus tôt, alors que les juifs s'approchaient de la Mer Rouge, ils se retournèrent et virent Mitsraïm nosséa a'haréhem – « l'Égypte voyageant après eux » (Exode 14, 10). Les Égyptiens étaient unis dans leur objectif de détruire le peuple juif.

Dans ce cas précis, l'unité fut négative et destructive. Au Sinai, l'unité conduisit à la civilisation du monde. Quelle est la différence ?

Dans son commentaire, Rachi effectue un léger changement dans l'ordre des mots. Il écrit que les égyptiens poursuivirent les Hébreux « avec un seul désir et un seul but. » Dans le cas des juifs, le but vint en premier. Dans le cas des égyptiens, l'accent principal fut mis

sur le désir personnel.

Si l'égo et les intérêts personnels et partisans sont ce qui définit un peuple, alors ils s'autodétruiront et détruiront le monde. Tandis que si un but commun de proximité divine et de Torah est le facteur unificateur, cela aboutira à la perfection.

La leçon est claire pour nous aujourd'hui.

Une nouvelle fois, notre journal est l'illustration de notre unité, à travers nos différences. Toute la communauté s'est trouvée rassemblée pour un devoir de mémoire lors de la cérémonie de Yom Hashoah. Un grand merci à Olivier Iteanu pour sa parfaite organisation de Yom Hashoah, à Léon Borocin pour son témoignage et au Rabbin Jacky Milewski pour ses mots toujours justes. Une semaine plus tard notre communauté était à nouveau unie dans la célébration festive de Yom Haatzmaout orchestrée (sans jeu de mots !) par notre président Marc Kogel, qui avait convié le Chœur Juif de France, pour une prestation très appréciée. Le rabbin Raphaël Cohen, soliste du Chœur, nous a accordé une interview, durant laquelle il nous rappelle que, selon l'adage de l'Admour Hazaken, « le chant est la plume de l'âme ».

Autre espace de ré-union, le cours de Talmud rassemblant des dames de notre communauté qui nous est présenté par Hannah Ruimy et Sylvie Moryoussef.

Ce numéro inclut également une interview d'Emmanuel Navon, à l'occasion de la parution de son livre, « L'étoile et le sceptre, Histoire diplomatique d'Israël », qui fait désormais référence en la matière. Dans son ouvrage, Emmanuel Navon démontre que dans les moments critiques, les juifs, par-delà leurs différences ont su se rassembler pour faire front. Jean-Michel Rykner nous présente Walter Bingham, le plus « jeune » journaliste israélien, qui à travers son histoire personnelle est un trait d'union dans l'histoire juive des 100 dernières années.

Nous publions également l'introduc-

tion d'un livre (brillant mais épuisé) de Rabbi Jonathan Sacks, traduite par Marc Kogel, qui pose en terme clair le défi que pose la modernité au judaïsme : « Tradition in an untraditional age ». Comment penser la modernité sans effacer, sans perdre, les traditions juives ? Au fond, comment rester unis autour de nos valeurs alors même que le monde dans lequel nous évoluons s'en détache.

Julien Roitman a souhaité revenir sur le seder de Pessah, grand moment de réunion familiale par excellence, pour s'interroger sur le chiffre 4 qui revient beaucoup au cours de cette soirée. Julien nous explique en définitive pourquoi 4 et pas 5.

Michaël de Saint Cheron partage avec nous un remarquable et émouvant article « Perc en ses lieux ». George Perc a vécu dans sa chair la disparition du monde dont il est issu. Il perd ses parents pendant la guerre, et lui-même, interrogé sur son judaïsme, se définira comme « enfant de l'après » (après la Pologne, après les pogroms, après Auschwitz). La vie de Perc illustre la question de la transmission. Si la judéité est affaire de transmission (« grandir dans la continuité d'une tradition, d'une langue, d'une communauté »), rien de l'histoire des « siens », de leur langue, de leur culture ne lui a été transmis.

Myriam Iteanu partage avec nous ses impressions à la lecture du livre de Joseph Voignac (que nous saluons) « Juive et Républicaine, l'école Maimonide ». Tout est dans le titre : « juive et républicaine », la vocation de l'école est bien de rassembler.

Enfin, Myriam Iteanu et Claude Trink nous rassemblent autour d'un cheesecake et d'un bon café. Après avoir partagé des recettes pour Pessah, Myriam poursuit dans la verve culinaire en nous contant l'histoire du cheesecake. Claude Trink publie un excellent article « Orient Expresso » sur l'histoire du café, et sa place au sein des communautés juives, et en Israël.

Hag Sameakh

Yom Hashoah 5782

Les Juifs Roumains en souffrance

Ce Mercredi 27 Avril 2022, 27 Nisan 5782, la Cérémonie du Yom Hashoah a repris ses droits dans la Synagogue de Montevideo après deux années en visioconférence en raison des conditions sanitaires. Marc Kogel, Président de l'ACTI, devant une Shuhl bien remplie, soulignait en introduction que jamais la Cérémonie annuelle n'avait cessé, pour de nombreuses Communautés juives du monde et notamment pour celle de Montevideo.

Cette année, c'est la Shoah en Roumanie qui était le thème central de la Cérémonie, compte-tenu du témoignage de Léon Borocin, membre de notre Communauté, né à Iasi en Moldavie Roumaine en 1933 et présent lors du pogrom de Iasi en Juin 1941.

« Le destin des juifs de Roumanie ne peut se comprendre sans rappeler les bouleversements géographiques du pays et la puissance du phénomène antisé-

A la mémoire des 6 millions de victimes

mite dans l'entre-deux-guerres. » Cette citation de Carol Iancu, le grand historien, Professeur à l'Université de Montpellier et spécialiste des juifs de Roumanie, résume bien la situation. En 1914-18, la Roumanie était dans le camp des vainqueurs. Elle se voyait dès lors attribuer de nouveaux territoires qui doubleraient sa superficie et plus que doublait sa population de 7 millions à 15,5 millions d'habitants. Parmi ces nouveaux venus, 500.000 juifs portant le nombre de juifs Roumains en 1930 à 756.000. Mais dès le début des hostilités de la seconde guerre mondiale, en 1940, la Roumanie perdait ces nouveaux territoires. Le nord de la Transylvanie repassait sous administration hongroise. Quasi immédiatement, 90% des juifs de cette région étaient déportés à Auschwitz. C'est Salomé Gribbe, 12 ans, du groupe des éclaireurs israélites (EI) de Dufrenoy, qui lisait un extrait des mémoires d'Elie Wiesel, « tous les fleuves vont à la mer »¹, lequel, né en 1928 à Sighet dans cette région de Transylva-

■ par Olivier Iteanu



Aviva et Léon Borocin délivrent le témoignage

nie, rapporte ce brassage des cultures et des langues et, aussi, cet antisémitisme local bien ancré quand ces « condisciples » de l'école « la veille de Noël, [étaient] masqués en diabolins, avec cornes et fouets, participaient à la chasse aux juifs ». De l'autre côté du pays, au sud de la Moldavie, Serge Moscovici dans son livre « Mon après-guerre à Paris », rapporte lui aussi dans des termes exactement identiques son témoignage. Il évoque ainsi lui aussi une « chasse aux juifs » dans un pays brisé ajoutant « l'audace et la brutalité des persécuteurs accroissaient la passivité et la crainte des persécutés »², extraits lus par Ava-Gabrielle Gribbe, 15 ans du groupe EI de Dufrenoy. En Bessarabie, à l'est du pays, territoire Roumain puis repris par l'URSS communiste dans le cadre du pacte Germano-Soviétique, pacte rompu par l'Allemagne nazie le 21 Juin 1941, la Shoah était désordonnée. Dans le territoire repris aux Soviétiques par les armées Allemandes et Roumaines, la haine anti-juive se déchainait. C'était un massacre désordonné fait de déportations mais aussi de meurtres en tous genres (Shoah par balle), de malheureux, abandonnés >>





Aizia Benhamou et sa petite-fille Anna Benhamou

à la faim, au froid, aux pillards et aux... populations locales. Walter Lebauvy, un des responsables du groupe local des EI de Dufrenoy, lisait à l'assistance un télex de l'Ambassadeur de France à Bucarest à l'Amiral Darlan qui rapportait que « les routes étaient bordées de cadavres, et seuls les hommes et les femmes les plus vigoureux purent résister à ces épreuves »³. Ce télex de

Novembre 1941, montrait clairement que les moindres détails des massacres étaient connus des plus hautes autorités, mais que rien n'a été fait pour les arrêter.

Léon Borocin est né en 1933 à Iasi, ville du nord de la Moldavie Roumaine. Ville de 100.000 habitants, on estime que la moitié de la population était juive dans la guerre. Léon Borocin a évoqué une enfance heureuse au milieu de ses parents et avec son frère cadet Mordechai. Son père, Feivel Borocin, né en Ukraine, était venu faire ses études de médecine à Iasi où il rencontrait sa mère, Batia Berenstein, et se mariait. Lorsque la guerre se déclarait, les choses allaient radicalement changer. Léon Borocin racontait son exclusion car juif, de l'école publique Roumaine, les privations et les humiliations consécutives

aux lois raciales jusqu'à la présence des mentions « médecins juifs » sur la plaque professionnelle de son père ou le port de l'étoile jaune, un temps portée mais rapidement abandonnée par l'intervention de la Communauté auprès d'autorités locales fortement corrompues.



Alain Cernès et son petit-fils Aaron Fagebaume

Le 29 Juin 1941, allait débiter le pogrom de Iasi. En quelques jours, une déferlante de violence allait se déchaîner sur les populations juives de la part de l'armée et de la police Roumaine et de supplétifs civils. Pour la famille Borocin, le souvenir du pogrom était surtout l'intrusion à leur domicile, d'individus venus « chercher » son père qui perquisitionnaient de fond en comble leur appartement pendant quatre heures. Ce jour là, Feivel Borocin était absent. Médecin, il était mobilisé dans l'armée Roumaine. Or, alors qu'une permission lui était accordée chaque fin de semaine, son Commandant lui avait annulé sans motif celle-ci le jour précédent. Cet événement allait sans nul doute, sauver sa vie. Après la guerre, Feivel Borocin chercha et trouva ce Commandant pour le remercier et, surtout, lui demander s'il avait refusé cette permission, en connaissance du pogrom qui allait prendre place dans la ville de Iasi. Il refusa de lui répondre. Léon Borocin a terminé son témoignage par cette réflexion : « à quoi tenait la vie d'une famille juive à cette époque ? ». On estime à entre 6 et 12.000, le nombre de victimes juives à Iasi durant ces quelques jours de juin et juillet 1941. A la suite de ce témoignage, Monsieur le Rabbine Milewski



Jacques-Elie Levy et sa fille Ava Shirel



Aviva et Léon Borocin délivrent le témoignage



De gauche à droite : Irine et Léon Borocin, le Rabbine Jacky Milewski, Olivier Iteanu et Aviva Borocin



La Shuhal de Montevideo attentive



Pinhas Fishel et son fils Yossef



Ava-Gabrielle Gripe lit un texte de Serge Moscovici

rappelait que le pogrom de Iasi était justifié par les autorités Roumaines, par le fait de « sabotages » imputés à la population juive. L'homme est prêt à tout et au pire, quand il est capable de se le justifier, rappelait Monsieur le Rabbini Milewski.

La Cérémonie s'achevait par la lecture de la plaque des disparus de notre Communauté, en hébreu et en français par Dan Calvo, un des responsables du groupe El de Dufrenoy, avant l'allumage des six bougies en mémoire des 6 millions de morts par des rescapés de la Shoah ou leurs enfants, accompagnés de leurs enfants ou petits-enfants.

La prière El Male Rahamim dite par Alexis Fagebaume suivie du Kaddish et d'une minute de silence, nous rappelait que nous sommes des survivants et qu'il nous faut alors en tirer de nombreuses conséquences, notamment aimer la vie. ■



Henri Sarfati et sa petite-fille Ava Sebag



Salomé Gripe lit un texte d'Elie Wiesel



Monique Fistel, née Chalman et Jacques Fistel, et leur petit-fils Cédric Sabbah

[1] « *Tous les fleuves vont à la mer* » d'Elie Wiesel, Ed. du Seuil.

[2] « *Mon après-guerre à Paris* » de Serge Moscovici, Ed. Grasset.

[3] En annexe de « *La Shoah en Roumanie* » de Carol Inacu (Ed. CREJH).

Yom Hashoah 5782 : Sabotage !

Les nazis avaient des complices. Le gouvernement roumain en faisait partie. C'est lui qui ordonna le pogrom d'Iasi, en juin 1941, pogrom qui fit près de 15.000 morts, dans des conditions atroces. Pour justifier ce massacre, les autorités roumaines avaient accusé la communauté juive locale de sabotage.

Le sabotage fut à Iasi pure imagination, une invention totale mais il fut si utile aux autorités roumaines pour briser tant de destins.

dans cette horreur – comme dans toutes les autres – c'est le besoin des bourreaux de trouver une justification à leurs actes, seraient-ils les plus abjects, seraient-ils les plus injustifiables. Il faut toujours trouver une explication, un prétexte. Ici, « Sabotage ». Sabotage de qui ? De quoi ? Peu importe. Preuve du sabotage ou absence de preuve, peu importe. « Sabotage ». Logique du sabotage, stupidité du sabotage, peu importe. « Sabotage ».

L'humain est atteint d'un vice : il a besoin de légitimer même ce qui ne peut l'être ; il a besoin de se donner un

■ par le Rabbini Jacky Milewski

On retrouve ce phénomène psychologique et pathologique dans la promulgation même des lois de Nuremberg, des lois d'extermination. Il y a eu codification de l'anéantissement. Si c'est la loi de l'Etat qui l'autorise, si c'est la loi de l'Etat qui l'exige, il n'y a plus aucune question à poser. La loi nazie protégeait la conscience de toute mauvaise conscience.

- Si sabotage il y a eu à Iasi, c'est contre l'humanité qu'il fut commis.
- Sabotage, oui, contre les juifs.
- Explosion de rage,
- Haine d'un autre âge,
- Tempête et orage,
- Humanité en plein naufrage,
- Société humaine capable et coupable de cet immense carnage,
- Quand les juifs sont mis en cage, plongés dans de sombres marécages, c'est pour tous un sombre message,
- Pour les hommes, un menaçant présage,
- Pour le monde, du poison comme breuvage,
- Pour la vérité, pas de marchandage,
- Contre les juifs, partis en nuages, il y a eu sabotage.



Juifs de Iasi arrêtés escortés au siège de la police, les mains en l'air.

Tiré de The Iasi Pogrom, juin-juillet 1941: Un documentaire photo de l'Holocauste en Roumanie, par Radu Ioanid, (septembre 2017), Indiana Univ. Presse en ass. avec le U.S. Holocaust Memorial Museum.

Ce qui stupéfait dans cette horreur, outre la violence inouïe, outre la cruauté calculée et indicible, outre la barbarie humaine qui éclata dans toute son intensité, outre cette expression de la maladie humaine, ce qui stupéfait

semblait de bonne conscience, de s'en persuader, de bien s'en convaincre. Le sabotage fut à Iasi pure imagination, une invention totale mais il fut si utile aux autorités roumaines pour briser tant de destins.

Le cours de Talmud de l'ACTI

En entrant dans le centre communautaire Edmond Weil, ce mercredi 4 mai 2022, une femme m'accueille avec ces mots :

« Bon, j'ai réfléchi toute la semaine à ce mot « or » (*en ouverture du traité Pessahim*) et qui est accompagné de tant de justifications bibliques. J'aimerais proposer un sens à ces multiples étayages textuels. Je voudrais vous livrer mes réflexions. »

Je lui réponds :

« Donc, si je vous écoute, M..., le cours de Talmud a accompagné toute votre semaine ! »

Je partage avec vous cet échange. Il s'agit de l'une des femmes qui a rejoint notre étude talmudique hebdomadaire, qui a débuté depuis deux mois.

Le texte du Talmud a été mis à l'écrit, il y a plus de deux mille ans (quelques siècles après la destruction du second Temple), et a alimenté - telle la sève alimente les arbres, nos investigations intellectuelles et spirituelles dans la progression du temps, mais également notre chemin de vie - tel un réverbère au-dessus de nos têtes, l'éclairant par tous les temps.

Le corpus talmudique est au centre entre la loi écrite et la Halakha.

Il se nourrit de la première pour construire la seconde.

L'étude du Talmud est réputée parmi les plus difficiles du judaïsme.

Le texte talmudique a ses codes, sa méthodologie, sa structure, son langage, qui défient toutes les philosophies humaines, mais surtout, il possède une âme unique. Il livre difficilement ses secrets, qu'il faut savoir découvrir avec patience et abnégation.

C'est ce défi que s'est lancé notre petit groupe de femmes.

Elles viennent d'horizons religieux très différents et se retrouvent chaque mercredi, à l'heure de la pause déjeuner (sans déjeuner car nous oublions systématiquement de commander le repas) pour se confronter à cette étude obligeante.

Nous construisons notre édifice, notre « Beit » (Beit-Midrash), pierre après pierre.

Et la tâche est vaste en la matière...

Notre groupe de femmes a choisi d'étudier le Traité Pessahim (un traité très épais et difficile) et nous donnons rendez-vous à tous, la veille de Pessah 2023, pour s'associer à notre Siyoum (fête de clôture d'un traité du Talmud).

■ par Hannah Ruimy

Pour conclure, j'aimerais citer les paroles du prophète Amos (chapitre 8, verset 11) qui évoque les temps futurs dans ses prophéties.

הנה ימים באים, נאם אדני יהוה,
והשלחתי רעב בארץ: לא-רעב
ללחם, ולא-צמא למים--כי-
אם-לשמע, אתדברי יהוה.

« Voici, des jours vont venir, dit le Hashem Dieu, où j'enverrai de la famine dans le pays : ce ne sera ni une famine (par manque) de pain, ni la soif (par manque) de l'eau, mais le besoin d'entendre les paroles d'Hashem. »

Puisse le mérite de ces femmes qui étudient nous éclairer et nous élever. ■

Nos premiers pas dans le monde talmudique Cours avec Hannah Ruimy

Le mercredi à l'heure du déjeuner, un nouveau cours a démarré à Montevideo, un cours de Talmud.

Cours au départ destiné aux femmes (elles n'ont pas naturellement accès au Talmud), les hommes qui le souhaitent sont les bienvenus.

La présence physique est souhaitable, mais d'ores et déjà une salle de cours virtuelle a été ouverte pour accueillir celles et ceux qui ne peuvent pas venir au cours.

Ce cours est tout public et tout niveau, y compris pour celles et ceux qui ne lisent pas l'hébreu.

Le principe de cette étude est fidèle à la tradition d'enseignement du Talmud, c'est-à-dire que le groupe prend quelques minutes pour travailler en Havruta - binôme. Le travail en binôme se fait sur place, avec les personnes présentes, il se fait aussi en binômes via zoom grâce à des salles « virtuelles ».

S. Moryoussef

Interview de Raphaël Cohen

Président de l'APAC et du Chœur Juif de France

Rav Cohen, avant tout, afin que les lecteurs de Montevideo 31 vous connaissent mieux, pouvez-vous nous dire quelques mots sur vous ?

Avant tout, je vous remercie de me donner la parole. A titre professionnel, je suis rabbin du Vésinet et directeur de l'école élémentaire des Institutions Sinäï. Et à titre personnel, je suis à la fois Président de l'Association de Promotion de l'Art Cantorial (APAC) et du Chœur Juif de France, sous la double tutelle de l'APAC et du Consistoire de Paris (ACIP).



Le cœur du chœur

D'où vient votre passion pour la musique juive et l'art cantorial ?

Cela vient d'abord d'une tradition familiale de chanter, la musique était très présente dans notre foyer. Ensuite est venue la volonté de sublimer les prières. Au travers de la prière chantée, nous parvenons à élever notre âme. Comme l'a écrit l'Admour Hazaken, « le chant est la plume de l'âme ». Le chant est le vecteur de l'élévation de l'âme à travers les belles prières que nous récitons. J'ai bénéficié une formation de développement vocal dans un institut musical, en suivant les cours d'un professeur américain, M. Skyler Hamilton, qui était lui-même chanteur d'opéra, et à qui je

tiens à rendre hommage. Indépendamment de la pratique de la hazanout, cette formation m'a permis de parfaire ma technique vocale au mieux pour ensuite l'adapter au chant religieux. Cette formation a duré 10 ans. Puis est venu le temps où mon professeur m'a incité à me lancer. Et cela m'a conduit aujourd'hui à 20 ans de pratique !



Pouvez-vous nous présenter le Chœur Juif de France ?

La genèse du Chœur Juif de France est née du sentiment qu'il y avait un besoin au sein de la communauté juive de France. Avant notre initiative, force est de constater que la première communauté juive d'Europe n'avait pas de chorale alors que des communautés plus petites, comme au Royaume-Uni ou en Belgique, disposaient déjà de formations de ce type. Nous avons alors engagé des discussions avec l'ancien président du Consistoire, M. Moïse Cohen, puis avec son successeur, Joël Mergui, qui ont abouti il y a maintenant quinze ans à la création du Chœur Juif de France en association avec l'APAC que je dirige. Depuis, nous nous sommes structurés, sous la direction de Hector Sabo, professeur au Conservatoire de Strasbourg, qui est un professionnel reconnu de la direction d'orchestre et de chœur, et nous organisons nos répétitions tous



Les solistes



Salutations

les lundis soir au CEJ depuis un an. Je tiens d'ailleurs à remercier M. Elie Balmain, le président de la synagogue de la rue Buffault, qui nous abrite pendant plus de quatorze ans. Je profite de cet entretien pour lancer un appel à candidatures : toute personne motivée par le chant est la bienvenue, nul besoin d'être un musicien chevronné pour nous rejoindre ! Il faut simplement avoir une réelle volonté de perfectionnement à travers un suivi sérieux. Nous sommes d'ailleurs ravis d'accueillir dans notre chœur, M. Marc Kogel, président de l'ACTI-Montevideo. Il a toutes les qualités requises pour être un excellent choriste !



Vos impressions après le concert (réussi et apprécié) de Yom Haatzmaout rue Montevideo ?

Nous en sommes ravis. Vous avez raison, ce concert était une très belle réussite. Pour nous, le baromètre du succès se situe au niveau des échanges que nous avons après le concert. Il n'y avait qu'à voir le public, qui à l'issue du concert, avait beaucoup de mal à quitter la belle synagogue de la rue Montevideo. Lors du buffet qui a suivi, les échanges étaient très élogieux et surtout très personnels. Nos interlocuteurs évoquaient les émotions personnelles qu'ils avaient ressenties, et c'est cela qui nous touche.

Certains ont évoqué le fait que les chants réveillaient en eux un sentiment d'appartenance communautaire ou patriotique. Quand on rassemble ces retours, on obtient un joli tableau très coloré, très harmonieux. C'est cela qui nous donne l'envie de continuer et de multiplier les concerts parce que nous ressentons le bonheur que nous apportons aux gens. Je tiens à chaleureusement remercier le Conseil d'Administration de l'ACTI et son Président pour nous avoir accueillis et nous nous donnons rendez-vous l'an prochain si D. veut.



Raphaël Cohen



Vous avez déjà donné des concerts à l'UNESCO, salle Gaveau, au Casino de Paris. Vous avez également organisé des événements de ce type dans la synagogue rue Buffault. Où pourrât-on vous écouter à nouveau prochainement ?

Vous avez raison. Nous avons eu l'opportunité de chanter dans des salles mythiques, notamment au théâtre des Champs-Élysées et dans toutes les synagogues prestigieuses de Paris. Prochainement nous organiserons des concerts en Septembre dans les synagogues de la rue Ancelle et de la rue Notre-Dame de Nazareth, à l'approche des fêtes de Tichri. Nous avons également des projets en cours à Deauville et avec la Mairie de Saint-Mandé dans le cadre du festival inter-religieux qu'elle organise. A titre personnel, je chanterai à la



Les enfants aux drapeaux

synagogue de Strasbourg le 19 juin dans le cadre des Sacrées Journées.



Idéalement, où souhaiteriez-vous à nouveau organiser un concert ?

Salle Gaveau. D'abord parce que c'est une salle parfaite au plan de l'acoustique. Mais surtout parce qu'elle permet d'élargir notre public, avec des non-juifs et avec des juifs éloignés de toute pratique religieuse, qui ne fréquentent pas de synagogue. ■



L'essentiel est de ne jamais avoir peur

Extrait de l'introduction du livre de Rabbi Jonathan Sacks « TRADITION IN AN UNTRADITIONAL AGE »
publié en 1990 aux éditions Vallentine, Mitchell

Traduction, adaptation Marc Kogel

Rabbi Nachman de Bratzlav disait, « Sache que durant sa vie, l'homme doit franchir un pont très étroit et l'essentiel est de ne jamais avoir peur ». Bien que Rabbi Nachman, l'un des grands maîtres de la pensée hassidique, ait été farouchement opposé à la philosophie et aux philosophes, son aphorisme décrit parfaitement la situation des penseurs juifs des temps modernes.

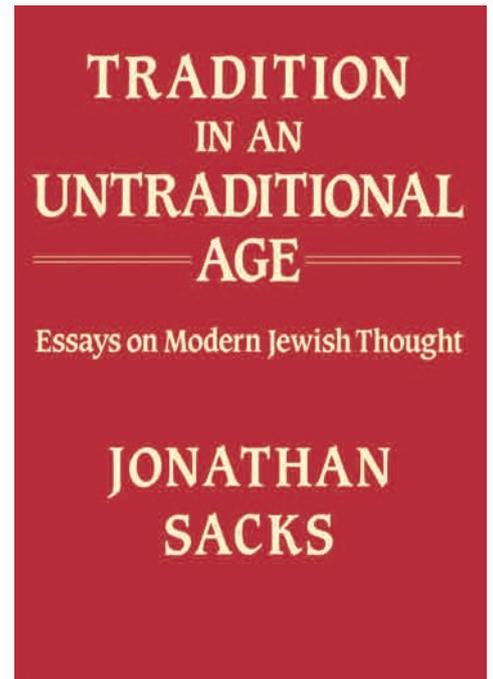
Pour les juifs qui vivaient en Europe, la modernité désignait à la fois l'apport des lumières et le processus d'émancipation. L'un était intellectuel, l'autre social et politique. Les deux constituaient une menace fondamentale pour la continuité de la vie juive. L'émancipation impliquait l'intégration des juifs dans des sociétés théoriquement « ouvertes ». Cela a sonné la fin du ghetto, symbole des communautés séparées et partiellement autonomes dans lesquelles les juifs vécurent durant tout le Moyen Âge. Les juifs étaient invités à participer au devenir d'une société et d'une culture majoritairement laïques et non juives. Pour la première fois depuis des siècles, une question qui n'avait pas eu besoin d'être posée devint urgente et appela un nombre surprenant de réponses : qu'est-ce qu'être juif ?

L'émancipation elle-même procède de – et a été accompagnée par – la révolution intellectuelle du siècle des lumières. Une idée de ce qui attendait la foi juive traditionnelle, avait déjà été donnée par Spinoza, qui fut excommunié par la communauté juive d'Amsterdam en 1656. Quatorze ans plus tard, il publiait son *Traité Théologico-Politique*, dans lequel il défendait une conception

de Dieu, selon laquelle la révélation, les miracles et la providence seraient impossibles. La Torah serait un récit laïque et inexact du peuple juif. Les commandements consisteraient en un système législatif national, ayant cessé d'être contraignant depuis l'effondrement de l'autonomie nationale juive, seize siècles plus tôt. Spinoza parlait au nom de la raison, mais il était clair que vu la manière dont il conduisait son enquête sur ces sujets, aucun élément de la foi juive ne pourrait survivre.

Au cours du 19^{ème} siècle, à mesure que les juifs rencontraient et se familiarisaient avec la culture de l'Europe de l'Ouest, il devint évident qu'ils devaient faire face à une manière de penser avec laquelle le judaïsme ne pouvait être associé, sans être complètement transformé. Kant a défini l'éthique comme étant un ensemble de règles universelles. Que pouvait alors devenir l'alliance d'un peuple particulier ? Kant voyait en l'homme comme son propre législateur. Que devenait alors l'autorité de la révélation ? L'histoire selon Hegel, avait relégué le judaïsme à une morale d'esclaves. Nietzsche avait dépeint de manière polémique le judaïsme comme une inversion des valeurs naturelles. La biologie Darwinienne avait mis en question le récit biblique de la création. La critique biblique selon Wellhausen avait contesté l'unité littéraire de la Torah. La modernité faisait exploser de manière subversive toutes les traditions.

Ainsi le choc entre le judaïsme et la modernité, combiné à l'impact de l'émancipation, a été particulièrement abrupt, aiguë et écrasant.



Un choix évident se présentait : Soit une accommodation radicale aux nouveaux modes de pensée et aux échanges sociaux, soit une séparation complète. De la première option ont émergé une série de nouveaux modes de pensées révolutionnaires de l'existence juive ; les courants libéraux, réformés et conservateurs du Judaïsme, les courants culturalistes du Yiddish et de l'Hébreu, le socialisme juif et le sionisme laïc. De la seconde option ont émergé l'intense renouveau de la vie traditionnelle juive provenant des Yechivot et des cercles Hassidiques d'Europe de l'Est. Les premiers s'appuyaient fortement sur les hypothèses intellectuelles formulées dans le courant du 19^{ème} siècle et les seconds ont farouchement résisté à toute exposition à la modernité. Il semblait qu'adopter la modernité signifiait l'aban-

don de la tradition, et que la préservation de la tradition impliquait le rejet de la modernité. Il y eut bien quelques penseurs qui ont cherché une voie moyenne entre ces deux positions, mais ils marchaient selon l'expression chère à Rabbi Nachman, sur une étroite passerelle.



PHILOSOPHIE JUIVE ET PENSÉE JUIVE

Et pourtant ce parcours doit être repris régulièrement. Car de nombreux juifs, et peut-être même la majorité a résisté au choix binaire entre modernité et tradition. Que ce soit en Israël ou dans la diaspora ils vivent dans un monde laïc. Mais ils continuent de s'identifier comme juifs, et cherchent à comprendre cette question en prenant la bible et la tradition rabbinique en référence. Ils se tiennent sur les deux côtés du fossé. Leur identité juive ne peut trouver sa cohérence dans le monde moderne que s'ils parviennent à créer un pont entre ces deux réalités.

Dans cette situation, la pensée juive n'est pas un luxe, mais une nécessité. Mais qu'est-ce que la « pensée juive » et en quoi diffère-t-elle de ce que l'on désigne d'un terme plus ambitieux comme la « philosophie juive » ? La philosophie juive au Moyen-Âge désignait la confrontation du judaïsme à la philosophie. Les deux étaient des entités bien définies. La philosophie désignait l'un des systèmes reconnus de conception du monde : Le Kalam ou le Néo-Platonisme ou l'Aristotélisme. Le judaïsme désignait un ensemble de croyances et de pratiques qui trouvaient leurs sources dans la littérature biblique et rabbinique. Aucun de ces deux termes n'était en soi problématique. Ce qui était problématique et qui constituait le cœur du problème était la relation entre les deux. C'était la question qui agitait les travaux de Saadia Gaon, de Juda Halévi, Maïmonide et des autres. Le nombre d'options disponibles

était limité : harmonisation, synthèse ou opposition. L'agenda de la philosophie juive était clair.

Ce qui l'était moins, était leur intérêt pour la majorité des juifs. Car il y avait relativement peu de juifs qui étaient familiers avec la culture savante non-juive de leur époque, au point que ces tensions puissent susciter chez eux une crise existentielle. Maïmonide écrit dans la préface de son *Guide des égarés*, que son livre est destiné aux personnes qui ont été formées à croire dans les vérités de notre sainte Loi, qui accomplissent les devoirs moraux et religieux et qui en même temps ont poursuivi avec succès des études philosophiques. Il écrivait pour l'élite intellectuelle de son temps. La majorité, écrit-il dans un autre passage du *Guide*, croit de façon traditionnelle en la vérité des principes de la foi et apprend à servir Dieu par la pratique religieuse, mais n'est pas formée à aborder la Loi de manière philosophique. Ce n'étaient pas les « perplexes » pour qui Maïmonide écrivait. N'ayant en général pas croisé la philosophie, ils ne ressentaient pas de tension entre leur foi juive et la philosophie. Aussi longtemps que les juifs restaient exclusivement à l'intérieur du monde juif intellectuel, ce qui était le cas de la grande majorité des juifs au Moyen-Âge, ils ne ressentaient pas le besoin d'une philosophie juive, dont le résultat a certes constitué une prouesse intellectuelle, mais dont l'impact fut marginal.

Aussi l'objet de la philosophie juive était simple, mais son impact pour la vie juive était limité et réservé à un tout petit nombre. La modernité a renversé cette situation. Car ce n'est plus la minorité, mais la vaste majorité des juifs qui vivent entre deux cultures, et qui fait l'expérience des tensions entre elles. En théorie, la philosophie aurait dû devenir une discipline centrale de la vie juive. Mais à ce stade, les termes qui la composent ont perdu de leur clarté. Qu'est-ce que le Judaïsme dans les temps modernes ? et qu'est-ce que la philoso-

phie ? Et quelle relation est concevable entre ces deux termes

Un penseur ne peut plus philosopher sur la base d'une compréhension claire des mots clés du Judaïsme que sont : révélation, commandement, tradition, interprétation, alliance, exil et rédemption. Ces termes ont perdu leur signification traditionnelle pour les juifs libéraux, comme pour les juifs laïcs. Et même parmi les tenants de l'orthodoxie, il y a de nettes différences entre les modernistes et les traditionalistes, les sionistes religieux et ceux qui dénie toute importance religieuse à l'État d'Israël.

Pour les juifs qui vivaient en Europe, la modernité désignait à la fois l'apport des lumières et le processus d'émancipation. L'un était intellectuel, l'autre social et politique. Les deux constituaient une menace fondamentale pour la continuité de la vie juive.

Et si la réalité désignée par le mot Judaïsme est devenue fragmentée, il en est de même pour la culture laïque. R. Soloveitchik dans un livre ancien mais publié récemment « *The Halakhic Mind* » a été l'un des tous premiers à aborder cette nouvelle réalité. Au cours du 20ème siècle, nous avons perdu, fait-il observer : le monde unifié de Newton, de Galilée ainsi que la pensée cartésienne. Les différentes disciplines qui composent les mathématiques modernes et les sciences ne peuvent pas être combinées pour produire une vue unifiée de l'univers. Cerner l'objectif de la philosophie est devenu problématique. Dans sa récente étude de la culture américaine contemporaine, Robert Bellah note qu'à la fin du 20ème siècle, le monde vient à nous en morceaux, en fragments, en manquant de schéma global reconnaissable. Soloveitchik appelle cela « pluralisme cognitif » cela signifie qu'il n'existe plus de culture laïque cohérente et identifiable, avec laquelle le Judaïsme puisse entrer en relation. >>

Cela ne signifie pas qu'établir une philosophie juive soit impossible dans le climat intellectuel actuel. En 1980, Menachem Kellner est arrivé à la conclusion suivante : Il ne peut plus y avoir de philosophie juive à notre époque, car le Judaïsme ne parle plus d'une seule voix. Il était dans l'erreur, car quelques années plus tard, ont paru deux tentatives parmi les plus ambitieuses de ce siècle pour exposer de manière systématique les conceptions juives de Dieu et de l'homme : *The body of faith* de Michael Wyschogrod (1987) et *A living covenant* de David Hartman.

Au cours du 19ème siècle, à mesure que les juifs rencontraient et se familiarisaient avec la culture de l'Europe de l'Ouest, il devint évident qu'ils devaient faire face à une manière de penser avec laquelle le judaïsme ne pouvait être associé, sans être complètement transformé.

L'expérience religieuse naît d'une crise, écrivait R. Soloveitchik, et c'est justement quand la philosophie juive paraît impossible qu'elle réapparaît. Cela signifie, qu'une chose moins ambitieuse que la philosophie juive, est urgente et possible. Ce quelque chose est ce que j'appelle la pensée juive. Son but n'est pas d'embrasser la totalité de la tradition juive et de la culture contemporaine dans une vaste synthèse, mais elle a pour objectif d'établir ce que signifie être juif en ce moment précis, en tenant compte de l'histoire et de l'état de la civilisation. Cela va au-delà des vagues ensembles de symboles, motifs et métaphores qui constituent la rhétorique habituelle et les interrogations usuelles autour du Judaïsme...

Quelles valeurs juives sont encouragées ou au contraire mises en danger dans un environnement intellectuel particulier ? Si un choix doit être fait entre des valeurs opposées, laquelle faudrait-il préserver pour être cohérent avec l'es-

prit du Judaïsme ? C'est ce type de questions qui sont devenues pressantes et embarrassantes depuis deux siècles. Ce sont ces questions qui, si elles n'engendrent pas de systèmes philosophiques complets, donnent naissance à un corpus distinct et fascinant de pensée juive.



LES DIMENSIONS DE L'EXIL

Il y a un leitmotiv qui traverse la pensée juive depuis l'émancipation, c'est l'idée de galout, l'Exil. C'est ce terme, dans toutes ses dimensions qui résume la condition juive depuis la destruction du Temple jusqu'au début de la modernité. La phrase « *A cause de nos fautes, nous avons été exilés de notre terre* » fait partie de notre liturgie. L'Exil signifie la dispersion géographique des juifs à travers le monde, l'absence de pouvoir politique et de souveraineté nationale. L'Exil exprime l'idée d'un bouleversement, car vivre en dehors d'Israël signifie littéralement ne pas être à la maison. L'Exil exprime l'idée d'un désordre spirituel. En dehors d'Israël disait Nachmanide, l'histoire juive perd son lien direct avec la Providence. Pour la mystique juive, l'Exil fut une catastrophe cosmique, une fracture entre la transcendance et l'immanence divines.

Vivre dans les conditions de la *galout*, c'est quasiment et par définition vivre en attendant la *geoulah*, la Rédemption. Là aussi, il y avait un large consensus sur le sens que ce terme impliquait, la Rédemption signifiait l'évènement de l'ère messianique. Cela signifiait que les juifs seraient un jour ramenés en Israël depuis les confins de la terre, qu'ils retrouveraient leur autonomie et que le Royaume du roi David serait restauré. Israël serait gouverné par un roi messianique qui mènerait les guerres du Seigneur, cela signifie la fin de la sujétion d'Israël aux nations, l'établissement de la souveraineté de la Torah, le renouvellement de l'Alliance et la reconstruction du Temple. Au-delà de cela, il y avait des désaccords. L'Ère

messianique serait-elle naturelle ou surnaturelle ? serait-elle accompagnée par des miracles ? y aurait-il une nouvelle terre et de nouveaux cieux ? ou la nature poursuivrait-elle son cours normal ? Quelle était la relation entre l'ère messianique et des concepts comme « le monde à venir » et « la résurrection des morts » ? devons-nous comprendre les prophéties de la fin des temps de manière littérale ou métaphorique ? sur ces questions les discussions étaient vives mais sans que cela ne provoque de division, « attendons de voir ».

Mais entre ces deux concepts *Galout* et *Geoulah* régnait un silence éloquent ! Comment la transition entre l'un et l'autre allait-elle se dérouler ? C'est la question qui s'est posait pendant toute la période de l'Exil. Et ce n'est pas un hasard s'il n'y a pas eu de réponse claire. La question messianique a été la question la plus explosive de l'histoire juive. Selon le Talmud de Jérusalem, l'identification de Bar Kochba avec le messie a suscité une révolte désastreuse contre les Romains au cours du 1er siècle de notre ère. A la suite de quoi, la pensée politique des Rabbins est devenue essentiellement quiétiste. La Rédemption ne viendrait pas par des moyens humains. La Rédemption adviendrait soit au temps fixé par Dieu, soit grâce au repentir et aux bonnes actions.

La pensée messianique s'est détournée du naturel pour se tourner vers la mystique mais elle a continué à entrer en éruption de temps en temps comme un volcan. Une série de faux messies sont apparus régulièrement tout au long du Moyen Âge, comme en témoigne Maimonide dans son *Épître pour le Yemen* (Yggeret Teman), semant la désolation partout où ils apparaissaient. Le plus dramatique, et de loin étant Sabbetaï Tzvi au 17ème siècle. Dont les annonces de l'arrivée prétendue de la rédemption et l'apostasie subséquente ont traumatisé le monde juif contemporain. La neutralisation de l'idée messianique a été une nécessité constante

dans la pensée juive et plus encore au 18ème siècle dans le sillage de l'hérésie Sabbataïste. Cultiver un sens de la stase a-historique – de patience et attente – semblait nécessaire à l'auto-préservation du peuple juif. Mais cela a laissé à la pensée juive peu de ressources pour gérer, et un grand nombre d'arguments pour s'opposer, à l'idée de changement historique. Car si les seuls mots porteurs de sens pour décrire l'histoire sont exil et rédemption, alors tous les changements sont messianiques, et tout messianisme est prématuré.

C'est ce fait qui allait devenir crucial au 19ème siècle. Car l'émancipation était un changement historique. Elle signifiait la fin en terme socio-structurels de la manière dont la vie juive avait été organisée depuis l'époque du Talmud de Babylone. Comment ceci devait être interprété ? Signifiait-t-il la fin ou l'intensification de la galut ? Presque toute la pensée juive, révolutionnaire ou traditionnelle, a été depuis cette époque la réponse implicite à cette question. La pensée juive moderne peut être décrite comme une série d'interprétations de l'idée d'exil.

Les deux plus importantes ruptures avec la tradition qui persistent aujourd'hui – le Judaïsme réformé et le sionisme laïc – étaient deux transformations révolutionnaires de l'idée mes-

sianique. La réforme radicale qui a atteint son point culminant dans les années 1840 en Allemagne et dans les années 1880 aux Etats-Unis, avait considéré l'émancipation comme un changement à caractère messianique. Les juifs devaient abandonner l'idée du retour en Israël. Au contraire leur mission résidait dans la diaspora, où par l'intégration sociale, ils deviendraient « la lumière des nations », en projetant un ensemble d'idéaux éthiques inspirés par les prophètes. L'ère messianique serait une ère de tolérance et de liberté pour l'humanité.

Le sioniste laïc dont le développement avait atteint sa pleine maturité vers la fin du 19ème siècle, prit le chemin inverse. La marée montante des nationalismes d'un côté et l'antisémitisme de l'autre, poussaient à un transfert de la vie juive depuis l'Europe vers Israël. L'Exil était arrivé à son terme : il n'était tout simplement plus supportable. Au lieu de cela, les juifs devaient devenir les acteurs de leur propre histoire. Ils devaient créer une société dans le pays où dans le passé s'est déroulé leur histoire nationale. Là -bas seulement, ils trouveraient la Rédemption, conçue comme protection contre les persécutions, ou renaissance culturelle, ou comme une nouvelle société égalitaire, aspirant à la dignité du travail ou à la fierté militaire. L'ère messianique abou-

tirait au rétablissement des juifs en tant que peuple sur leur terre.

En d'autres mots, la même idée a conduit à la conception du Judaïsme comme une religion dénuée de tout nationalisme et à un nationalisme sans religion. Mais ce que ces deux mouvements avaient en commun était l'idée que la fin de la *Galout* était proche. Les juifs avaient enfin en vue un lieu d'accueil. Pour la Réforme ce lieu était la nouvelle diaspora accueillante. Pour le sionisme laïc, ce lieu était Israël. Mais chacun témoignait à sa façon la manière dont les juifs voyaient une fin au long isolement social, politique et métaphysique qu'ils avaient subi, ce que Gershom Scholem appelait « une vie vécue en suspend ».

La modernité faisait exploser de manière subversive toutes les traditions. Ainsi le choc entre le judaïsme et la modernité, combiné à l'impact de l'émancipation, a été particulièrement abrupt, aiguë et écrasant.

Forcément, les défenseurs de la tradition virent ces deux évolutions comme des variations sur un même thème : un messianisme prématuré, destructeur et hérétique. Mais ils ne pouvaient en rester là, sans donner leur propre interpré- >>>

**Distributeur n°1
des
MEILLEURS PRIX**

**GA
CD**
AVEC VOUS
AU-DELÀ DU PRIX

Appelez vite au
01 42 46 87 87
gacd.fr

VOTRE MÉTIER, NOTRE COMBAT

tation au changement révolutionnaire apporté à la condition de la *Galout*. L'Orthodoxie, comme défenseur de la tradition à une époque non-traditionnelle. L'orthodoxie a pris conscience d'elle-même à la suite de ces deux confrontations avec la Réforme en Allemagne et en Hongrie, et avec le sionisme laïc en Europe de l'Est.

[Rabbi Sacks présente les différents chapitres de son livre dans lequel il développe la pensée de grandes figures archétypales que sont R. Samson Raphael Hirsch, R. Abraham Kook, R. Moché Sofer et R. Joseph Soloveitchik.]

Pour Hirsch, l'émancipation a ouvert de nouvelles possibilités pour la mission du Judaïsme dans la *Galout*. Pour R. Kook, au contraire, la *Galout* a touché

à sa fin. La vie juive dans la diaspora était atrophiée et dans une impasse. Le futur se trouve en Israël ou un processus messianique s'annonce. Mais contrairement aux sionistes laïcs, R. Kook envisageait le renouveau national du peuple juif comme un renouveau religieux. R. Sofer qui les précéda dans le temps, était en désaccord avec eux deux. Pour lui, l'émancipation n'a ni amélioré ni mis un terme à la *Galout*. Elle l'a intensifiée. Le Judaïsme ne pourra survivre que dans la mesure où il saura résister à son emprise. Vivant dans une période de changements révolutionnaires, les juifs ont reçu l'ordre de rejeter tout changement.

Le trait le plus frappant de la vie juive de ces dernières décades a été la réapparition des vues de R. Moché Sofer –

représentées par le monde de la Yechiva et les communautés hassidiques – comme la voix la plus puissante du monde orthodoxe, tant en Israël que dans la diaspora.

...
Les défis que rencontre le Judaïsme dans une société ouverte dans la diaspora et dans une société laïque en Israël restent tout aussi pressants qu'à l'époque de Hirsch et du R. Kook. Les passerelles qu'ils ont construit respectivement avec *Torah Im Derekh Erets* et le sionisme religieux restent toujours aussi étroites et menacées en permanence d'être submergées. Mais je pense qu'il n'y a pas d'autre alternative que de continuer à les reconstruire.

La règle essentielle est de ne pas jamais avoir peur... ■

Le cinquième élément

Pendant la longue nuit du Séder, qui n'a pas été frappé de constater à quel point le chiffre 4 revient souvent au cours de la soirée : Le Kidouch, dont on nous explique que c'est la première des 4 coupes de vin ; Ma Nichtana, les 4 questions posées par le plus jeune ; les 4 fils auxquels la Torah fait allusion...

Il existe bien sûr de nombreux commentaires de nos maîtres sur la Haggada, mais je me permets de suggérer un éclairage qui n'engage que moi et qui pourra peut-être enrichir votre propre lecture de ces textes.

Tout part des 4 verbes différents employés par Dieu pour annoncer à Moïse la sortie d'Égypte : « Vehotséti et'hèm », je vous ferai sortir ; « Vehitsaleti et'hèm », je vous sauverai ; « Vegaaleti et'hèm », je vous libérerai ; « Velaka'hti et'hèm », je vous prendrai (Exode VI, 6-7). C'est en souvenir de ces 4 expressions de dé-

livrance que la tradition a institué les 4 coupes que nous buvons le premier soir de Pessa'h.

Le hic, c'est qu'il existe en fait un 5ème verbe : « Vehévéti et'hème », je vous amènerai (vers la terre promise), et qu'en bonne logique on devrait boire 5 coupes de vin... si ce n'est que cette dernière formulation se place manifestement après l'Exode, alors que les 4 premières font intégralement partie de la sortie d'Égypte elle-même.

Les Sages du Talmud en débattent dans le traité Pessa'him et ont finalement adopté un compromis : il y aura bien une 5ème coupe, mais ce sera celle « d'Eliahou hanavi », du prophète Elie qui a comme chacun sait pour mission d'annoncer à la fin des temps l'arrivée du Machia'h, c'est-à-dire la « Geoula », la rédemption du peuple juif sur sa terre, conditionnant celle de l'humanité tout entière.

■ par Julien Roitman

Ce moment de la soirée où nous remplissons la coupe d'Eliahou avant d'ouvrir la porte et de réciter « Chefo'h 'hamate'ha » est le point d'inflexion du Séder : jusqu'à ce moment-là avec les premières coupes, nos échanges étaient tournés vers le passé et les enseignements que chacun pouvait tirer de la sortie d'Égypte ; à partir de là nous nous tournons vers l'avenir, et le Hallel ainsi que les textes du Nirtsa (dernière partie de la Haggadah) nous permettent d'exprimer nos aspirations à un monde (enfin) meilleur, notre vision de « la fin de l'Histoire » en quelque sorte.

On retrouve cette idée dans « Lechana habaa biYerouchalayim habonouya », l'an prochain dans Jérusalem reconstruite ; de même dans le piyout « Vayehi ba'hatsi halayla » qui se ter-

mine par « Karev yom acher hou lo yom velo layla », fais advenir le jour qui n'est ni jour ni nuit ; de même dans le piyout « Adir hou » dont le refrain est « Yivné beito bekarov », qu'il reconstruise bien-tôt Sa Maison » ; de même encore dans « E'had mi yodéa » qui se termine par « Chelocha assar midaya », les 13 attributs de Dieu qui conserve sa faveur à la millième génération ; de même enfin dans 'Had gadya qui se termine lorsque Dieu tue l'ange de la mort...

... il existe en fait un 5ème verbe : « Vehévéti et'hème », je vous amènerai (vers la terre promise), et qu'en bonne logique on devrait boire 5 coupes de vin... si ce n'est que cette dernière formulation se place manifestement après l'Exode, alors que les 4 premières font intégralement partie de la sortie d'Égypte elle-même.

Partant de cette analyse, on peut essayer de revisiter la Haggada en commençant par Ma Nichtana. Celui qui étudie la Michna de Pessa'him s'aperçoit qu'à l'origine il existait une 5ème question : « tous les autres soirs nous mangeons de la viande bouillie ou grillée, ce soir seulement de la viande grillée ». Cette phrase fait clairement allusion au Korban Pessa'h, à l'agneau pascal qui, à l'époque du Temple, ne devait être consommé que grillé et accompagné de Matsa et de Maror.

Le Beit Hamikdash ayant été détruit il y a 2000 ans, nous ne pouvons plus offrir de sacrifices et il n'y a donc plus de Korban Pessa'h. La 5ème question a donc été évacuée au profit de celle de « Koulanou messoubin », nous sommes tous accoudés, et ne redeviendra d'actualité qu'à la reconstruction du Temple, c'est-à-dire à l'époque du Machia'h.

Passons à nos fameux 4 fils : 'Ha'ham, le sage ; Racha, le mauvais ; Tam, le simple ; Chéeyno yodéa licheol, celui qui est trop jeune pour poser des questions.

Bien des interprétations ont été proposées à ce sujet : les différents âges de la vie, la succession des générations, etc... Mais depuis l'époque des juifs d'URSS nous avons appris qu'il y a un 5ème fils : c'est celui qui n'est pas autour de la table, celui pour qui nous laissons à l'époque une chaise vide. C'est peut-être encore celui qui est tellement loin de tout judaïsme qu'il n'assiste même plus à la fête familiale par excellence qu'est le Séder. Quand reviendra-t-il parmi nous ? A la fin des temps peut-on espérer, lorsque tous les égarés auront retrouvé la voie de leurs pères.

Last but not least, parlons de ces rabbins qui avaient commenté toute la nuit la Haggada en application du principe qui veut que « même si nous sommes tous des Sages, même si nous sommes tous intelligents, même si nous sommes tous des érudits, même si nous connaissons tous la Torah, c'est pour nous une mitsva de commenter la sortie d'Égypte, et plus on en fait mieux c'est ». Ces rabbins étaient au nombre de 5, en fait 1+4 : la scène se déroule en effet à Bnei Brak dont le rabbin était Rabbi Akiva, et réunit autour de lui Rabbi Eliezer, Rabbi Yehochoua, Rabbi Eleazar ben Azaria et Rabbi Tarfone.

Rabbi Akiva est connu pour avoir été pétri de l'idéal messianique : convaincu

que Bar Ko'hba était le Machia'h et que le temps était venu, il fut son soutien inconditionnel avant et pendant la révolte contre les Romains. Notons par ailleurs dans ce récit que lorsque les élèves viennent chercher leurs maîtres ils leur disent : « c'est déjà l'heure de réciter le Chema du matin ». Or il semblerait dans la pensée cabbaliste Cha'harit, l'aube, évoque la Geoula, la délivrance qui vient après la longue nuit de l'exil...

Ce cinquième élément, ces groupes de 5 masqués par des groupes de 4, fait un peu penser à ce dalet qu'on écrit à la place du héh pour éviter de rédiger en vain le nom de Dieu, lequel reste malgré tout présent quoi que non visible...

Était-ce vraiment l'intention de l'auteur de la Haggada de laisser ainsi entrevoir de façon détournée que la promesse des temps messianiques serait tenue comme l'avait été celle de la sortie d'Égypte ? Nul ne saurait le dire. Mais ce que nous savons en revanche, c'est que « Maassé avot simane lebanim », ce qui est advenu aux ancêtres est en général un signe pour leurs descendants, et que par conséquent la libération des enfants d'Israël autrefois nous permet d'espérer la nôtre un jour. ■



LEVY CAPITAL

Family Office

GESTION DE FORTUNE
CONSEIL EN INVESTISSEMENT
MARCHÉS FINANCIERS PRIVATE EQUITY
ASSURANCE VIE LUXEMBOURG
OPPORTUNITÉS IMMOBILIÈRES






<p>Avant de fonder Levy Capital Partners voilà 10ans, son Président Olivier Levy a été trader actions, gérant de portefeuilles et banquier d'affaires en fusions-acquisitions.</p> <p>Olivier Levy a enseigné pendant 15 ans l'Ingénierie Financière à l'Université de Strasbourg.</p>	<p>Pourquoi Levy Capital ? <u>Classé depuis de nombreuses années parmi les meilleurs Gestionnaires de Patrimoine Family Office de France. cf magazine Décideurs.</u></p> <p>Donner du sens et proposer de réelles solutions sur mesure et alternatives.</p> <p>Notre objectif ? Rendre accessibles les services à très forte valeur ajoutée d'un Family Office.</p> <p>Nos valeurs ? Discrétion, indépendance, personnalisation, contrôle des risques et loyauté.</p> <p>Qui sont nos clients ? Entrepreneurs, Familles, Holdings et Prof Libérales.</p>	<p>A la différence d'une banque privée, nous ne sommes pas « vendeurs de produits » mais « vendeurs de conseils » et d'opportunités d'investissement.</p> <p>A ce titre facturons des honoraires, la transparence est toujours de mise pour éviter les biais de préconisation.</p> <hr/> <p>LEVY CAPITAL PARTNERS 112 Avenue Kléber 75116 Pour tous renseignements diagnostics, simulations et bilans patrimoniaux : contact@levycapital.com</p>
---	--	--

Interview d'Emmanuel Navon

à l'occasion de la parution de son livre

« L'étoile et le sceptre, Histoire diplomatique d'Israël »

Professeur Navon, avant tout, pour les lecteurs de Montevideo 31, pouvez-vous nous présenter votre parcours ?

Je suis né et ai grandi en France de parents venus d'horizons différents : la famille de mon père (Mréjen) est de la ville marocaine de Meknès, tandis que celle de ma mère (Blum) est de Strasbourg. Notre famille était très assimilée – nous ne faisons pas partie d'une communauté et n'étions pas observants. La lecture m'a rapproché du judaïsme et d'Israël. Pour moi, devenir observant et sioniste constituait les deux faces d'une même médaille. Je fis donc mon aliya, seul, après avoir fini mes études à Sciences-Po Paris. Je poursuivis mes études à l'Université hébraïque de Jérusalem, où j'obtins mon doctorat en relations internationales. J'enseigne aujourd'hui à l'Université de Tel Aviv, à l'Université Reichman, et au Collège des officiers de Tsahal, et suis chercheur dans deux think tanks. Mon épouse est originaire des Etats-Unis, nous habitons à Efrat, et avons quatre enfants (et sommes censés, si D. veut, bientôt devenir grands-parents...)

...

Le titre est inspiré de ce verset du Livre des Nombres : « Une étoile s'élançe de Jacob, un sceptre surgit du sein d'Israël ». Ce verset résume la thèse centrale de mon livre, à savoir que l'histoire diplomatique du peuple juif depuis l'Antiquité oscille entre la spiritualité (symbolisée par l'étoile) et le pouvoir (symbolisé par le sceptre)

Pourquoi ce titre, « L'étoile et le sceptre » ?

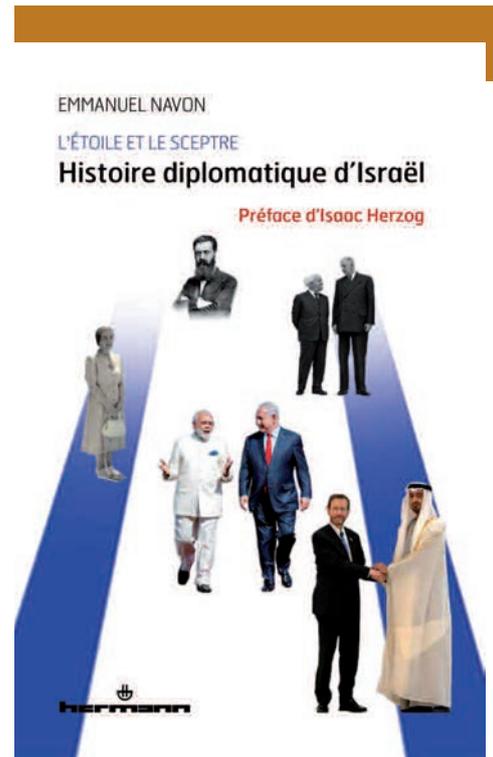
Le titre est inspiré de ce verset du Livre des Nombres : « Une étoile s'élançe de Jacob, un sceptre surgit du sein d'Israël » (Nombres XXIV, 17). Ce verset énigmatique résume la thèse centrale de mon livre, à savoir que l'histoire diplomatique du peuple juif depuis l'Antiquité oscille entre la spiritualité (symbolisée par l'étoile) et le pouvoir (symbolisé par le sceptre). Jacob ne reçut le nom Israël qu'après avoir prouvé sa capacité et sa volonté de se battre physiquement pour la préservation de son héritage spirituel dans le monde réel. Or le texte biblique ne cesse d'alterner entre les deux noms, indiquant ainsi que le changement chez Jacob n'a jamais été complet et final. J'affirme que le peuple juif a su se préserver et tenir son rang parmi les nations en trouvant un point d'équilibre à jamais difficile entre la préservation de son idéal et l'adaptation à la réalité.

...

Votre ouvrage s'ouvre sur un passionnant rappel des relations des royaumes d'Israël avec leurs voisins. Quelles leçons pouvons-nous tirer de l'antiquité juive en matière diplomatique ?

Que le dilemme entre idéalisme et réalisme a toujours existé au long de l'histoire diplomatique du peuple juif, mais qu'il n'y a pas de formule ou d'algorithme pour savoir quand il faut lutter coûte-que-coûte et quand il faut savoir se plier face à la réalité. Le prophète Elie enjoint le roi Achab de ne pas céder au roi Ben-Hadad, tandis que le pro-

...



phète Jérémie en appelle à la capitulation. Or les deux prophètes sont, en quelque sorte, porte-paroles de la volonté divine. Le roi Joas, du royaume de Judah, a une politique étrangère conciliatrice vis-à-vis du roi Hazaël du royaume d'Aram, tandis que le roi Amacia (fils de Joas) mène une politique de reconquête. La révolte des Maccabées contre l'empire grec fut un succès qui donna naissance à la dynastie hasmonéenne, tandis que la révolte de Bar-Kokhba contre l'empire romain se solda par un échec qui mena à la destruction de la Province judéenne et à l'exil. Nos grands hommes d'Etat se sont illustrés par un sens profond de l'Histoire, mêlé de pragmatisme, de courage, et d'intuition.

Avec la période exilique vous démontrez qu'un peuple sans Etat peut développer une réelle activité diplomatique. Pouvez-vous nous rappeler quelques exemples ?

Au XVe siècle, l'éminent érudit et économiste juif espagnol Isaac Abarbanel utilisa sa fortune pour affranchir les Juifs d'Arzila (Maroc) de l'esclavage ; il prêta des sommes considérables au roi d'Espagne pendant la Reconquista. Après s'être installé à Venise en 1503, Abarbanel négocia un traité commercial entre la République vénitienne et le Portugal. En 1655, le rabbin et diplomate portugais Menashé Ben-Israël persuada Oliver Cromwell d'autoriser le retour des Juifs en Angleterre. En 1840, des hommes politiques juifs d'Europe comme Adolphe Crémieux en France, et des financiers comme les Rothschild en Angleterre, convinquirent leurs gouvernements respectifs de faire pression sur le sultan turc pour mettre fin à l'Affaire de Damas, une accusation de meurtre rituel proférée à l'encontre des Juifs de Damas. Les Rothschild servirent les intérêts diplomatiques de la Grande-Bretagne au cours du XIXe siècle : ils aidèrent le gouvernement britannique à financer aussi bien la guerre de Crimée (1853-1856) que la construction du canal de Suez (1875). Il y avait donc bien une « diplomatie juive » en exil.



Les relations franco-Israéliennes ont connu des (très) hauts et des (très) bas. Comment expliquer cette étrange relation entre la France et Israël ? Où sont les relations franco-Israéliennes selon vous ?

Il n'y a rien d'étrange dans le fait que les pays mènent leur politique étrangère en fonction de leurs intérêts, et que ces intérêts fluctuent avec le temps. La France soutint l'indépendance d'Israël en 1948 pour rendre à la Grande Bretagne la monnaie de sa pièce après l'indépendance de la Syrie et du Liban.

Au milieu des années 1950 le président égyptien Nasser créa une alliance tacite entre la France et Israël car il soutenait le FLN en Algérie tout en menant la lutte du monde arabe contre Israël. Cette alliance perdit sa raison d'être avec la fin de la Guerre d'Algérie. Tandis que Washington remplaça progressivement Paris comme allié d'Israël au milieu des années 1960, la critique virulente de de Gaulle à l'égard des Etats-Unis contribua à écarter le fossé avec Israël. La Guerre des Six Jours de 1967 officialisa la rupture avec Israël ainsi que « la politique arabe de la France ». Ces dernières années on assiste à un renforcement des relations économiques et sécuritaires entre la France et Israël, bien que cette coopération ne se reflète pas malheureusement dans les votes de la France à l'ONU.



Vous rappelez que depuis 1948 les Etats-Unis n'ont pas toujours été l'allié indéfectible d'Israël. Pensez-vous qu'Israël s'autonomise actuellement des Etats-Unis en matière diplomatique ?

En 1947-48, le Département d'Etat s'opposa fermement à l'indépendance d'Israël, et seule la décision personnelle du Président Truman permit de passer outre. L'Administration Eisenhower (1953-61) avait une politique ouvertement pro-Arabe car elle craignait des défections proche-orientales pour le camp soviétique. L'alliance entre Israël et les Etats-Unis ne prit forme qu'au milieu des années 1960 sous le Président Johnson. Il y eut par la suite de nombreuses tensions et crises, par exemple en 1975 lorsque le Président Ford força sous les menaces le gouvernement Rabin à signer l'accord intérimaire avec l'Egypte, on en 1991 lorsque le Président Bush refusa de donner la caution de son gouvernement à un emprunt bancaire dont Israël avait besoin pour intégrer l'aliya de l'ex-Union Soviétique. Aujourd'hui,

les Etats-Unis sont un allié irremplaçable d'Israël, et la tension croissante avec la Chine et la Russie pousse Israël, comme le reste des démocraties occidentales, à s'aligner avec les Etats-Unis.



Il n'y a rien d'étrange dans le fait que les pays mènent leur politique étrangère en fonction de leurs intérêts, et que ces intérêts fluctuent avec le temps. [...] Ces dernières années on assiste à un renforcement des relations économiques et sécuritaires entre la France et Israël, bien que cette coopération ne se reflète pas malheureusement dans les votes de la France à l'ONU.

Que pensez-vous de la politique d'équilibre pratiquée par le gouvernement israélien devant l'invasion russe en Ukraine ?

Elle est compréhensible dans la mesure où la Russie contrôle l'espace aérien syrien, ce qui signifie que l'armée de l'air israélienne a besoin de l'accord tacite de Moscou pour cibler les bases iraniennes en Syrie. Mais cette politique touche ses limites alors que les crimes de guerre de la Russie se multiplient. La coordination sécuritaire avec Moscou sur la Syrie est certes importante, mais fondamentalement les intérêts respectifs d'Israël et de la Russie restent incompatibles. C'est la Russie qui a fourni une partie de la technologie nucléaire à l'Iran, c'est elle (avec la Chine) qui a aidé l'Iran à contourner les sanctions américaines, et c'est elle qui soutient l'axe chiite au Proche Orient. Enfin, la Russie essaie avec la Chine de neutraliser les Etats-Unis sur la scène mondiale – ce qui irait également à l'encontre des intérêts d'Israël. La coordination utile avec Moscou n'en fait pas un allié – comme nous l'ont rappelé les déclarations démentielles de Sergueï Lavrov sur « le sang juif d'Hitler ». ■

Walter Bingham le « plus jeune » journaliste en Israël



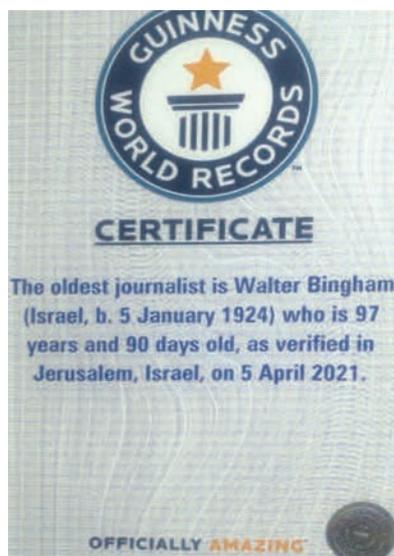
Walter Bingham recevant un certificat du Israël Government Press Office en décembre 2019

Laissez-moi vous présenter Walter Bingham, Anglo-Israélien, journaliste, acteur, entrepreneur, survivant de la Shoah grâce aux kindertransports, ancien combattant de la 2ème guerre mondiale et qui a fait son aliyah en 2004.

A 98 ans, Walter est le journaliste ayant des programmes radio hebdomadaires le plus âgé au monde encore en activité. En 2021, il a été reconnu par le Guinness World Record comme tel.

Né Wolfgang Billig, Walter Bingham a vu le jour à Karlsruhe, en Allemagne sous la République de Weimar en 1924, dans une famille juive pratiquante. Ses parents avaient quitté la Pologne pour l'Allemagne alors qu'ils étaient enfants. Bingham a été témoin des incendies de livres par les nazis qui ont été suivis peu de temps après leur prise du pouvoir lors de la Nuit de Cristal et a personnellement subi des brimades antisémites.

Il a survécu à la Shoah grâce à un Kindertransport, un des milliers d'enfants juifs d'Allemagne sauvés du nazisme et transféré en Grande-Bretagne en 1939,



Le certificat Guinness World Records octroyé à Walter Bingham

■ par Jean-Michel Rykner

où il a vécu principalement dans une communauté de type kibboutz sioniste.

À l'âge de 18 ans, il a été enrôlé par l'armée polonaise car il détenait un passeport polonais, mais a pu être transféré dans l'armée britannique et a rejoint le RASC Pioneer Corps en tant que chauffeur d'ambulance. À ce moment-là, il avait choisi et adopté son nouveau nom « Walter Bingham », afin « de ne pas être maltraité s'il était capturé par les nazis ».

Il participe au débarquement de Normandie en 1944 et est en première ligne au milieu des combats. Pour sa bravoure et pour avoir sauvé des soldats sous le feu ennemi après que les Allemands aient attaqué son ambulance, blessant son assistant et tuant un officier, il a reçu la Médaille militaire britannique et une citation décernée pour sa « bravoure sur le terrain » par le roi George VI et signée par le général Bernard Montgomery lui-même.

En raison de sa langue maternelle allemande, Bingham a été transféré après la guerre au quartier général suprême du Corps expéditionnaire allié pour travailler, analysant les documents et enquêtant sur les soldats allemands capturés. Alors qu'il était en poste dans l'Allemagne occupée, il a également travaillé dans le contre-espionnage et a aidé à identifier les officiers nazis qui tentaient de dissimuler leurs anciens rôles. Il a interrogé l'ancien ministre nazi des Affaires étrangères Joachim von Ribbentrop, qui a nié toute connaissance de la solution finale et qui après son procès a été le premier de tous les anciens nazis à être exécuté.

En février 2018, Walter a reçu la plus haute distinction française, la Légion d'Honneur, pour sa participation au débarquement de Normandie. La cérémonie officielle s'est déroulée à bord du navire de guerre Français Jean de Vienne qui avait jeté l'ancre à Haïfa spécialement pour l'occasion et la médaille lui a été remise par l'Ambassadeur Français en Israël Hélène Le Gal.

Le père de Walter a été déporté depuis la Pologne et sa mère a survécu à l'Holocauste ; elle était l'une des prisonnières juives dont la libération a été assurée par Folke Bernadotte. Elle s'était réfugiée en Suède et s'y était après installée définitivement. Après la guerre, alors qu'il servait encore dans l'armée britannique, Bingham a obtenu un congé pour lui rendre visite en Suède. Il continue à aller de temps en temps sur sa tombe à Malmö.

Walter Bingham a été libéré de ses fonctions dans l'armée britannique en 1947. Il a étudié la philosophie politique à Birkbeck - Université de Londres. Il a ouvert une usine de traitement de couches pour bébés mais qui fera faillite en 1965 à cause de l'apparition des couches jetables. Son passe-temps favori était le journalisme et il a toujours aimé écrire, en particulier pour les journaux juifs locaux.

Il a occupé divers emplois avant d'être recruté suite à une annonce de recherche de personnel pour une station de radio locale. Sa tâche initiale était de répondre au téléphone pour une émission téléphonique et a pratiqué une série de « petits boulots » avant qu'il ne devienne finalement animateur d'émissions à thème juif sur les stations londoniennes Spectrum et Sound Radio.

Il a également obtenu des diplômes en philosophie et en politique et a obtenu une licence de pilote de l'air en 1968.

Pour gagner un peu d'argent supplémentaire, Walter Bingham s'est lancé dans le mannequinat et le théâtre, se

souvent-il, décrivant une série d'emplois au fil des ans.

Il a joué dans de nombreux films et émissions de télévision. Parmi ses crédits d'acteur figure un sorcier dans « Harry Potter à l'école des sorciers » et « Harry Potter et la chambre des secrets » ainsi que de nombreux rôles dans divers documentaires télévisés faisant appel à des hommes plus âgés à barbe blanche. Il a été mannequin publicitaire et également Père Noël dans les grands magasins Harrods et Selfridges de Londres.

Une fois, il a fait semblant d'être un sans-abri mendiant dans la rue pour un article dans le Daily Mail tandis qu'un photographe le prenait en photo depuis un café proche. Comme beaucoup de ses autres activités, Bingham a déclaré



qu'il avait reçu ce travail ainsi que d'autres rôles en raison de sa grande barbe touffue.

Walter Bingham a toujours souhaité vivre en Israël, mais sa femme préférait rester à Londres. Elle est décédée en 1990. Il a une fille unique âgée de près de 70 ans qui vivait depuis quelques années à Jérusalem et il a décidé en 2004 de la rejoindre.

A ce moment là, il avait alors 80 ans, il a tenté de trouver un emploi chez Kol Israël, la chaîne de radio d'état en Israël mais a été refusé en raison de son âge avancé.

Avant d'arriver en Israël, il avait été contacté par Yishai Fleisher, qui animait à l'époque une émission sur la Israël National News radio, plus communément appelée Arutz Sheva. Fleisher avait demandé à Bingham de documenter ses préparatifs avant son alyah dans une série continue de spots quotidiens de 10 minutes.

Après son alyah, Walter Bingham est allé rendre visite à Fleisher à Beit El en Judée Samarie où sont situés les studios de Arutz 7 et celui-ci lui a demandé de continuer sa série de courts spots, documentant cette fois sa nouvelle vie en Israël. En quelques semaines, Bingham



s'est vu offrir son propre programme hebdomadaire sur Arutz 7 « Walter's World » sur lequel il travaille depuis son bureau dans son appartement à Jérusalem avec déjà plus de 800 émissions. Ses programmes commencent avec le jingle du film Superman et présentent Walter comme « le doyen des ondes ».

Il est également un collaborateur-écrivain occasionnel des journaux Jérusalem Post et Jérusalem Report et ne manque jamais de poser des questions pertinentes lors des nombreuses conférences de presse en Israël auxquelles il continue de participer. Nous étions ensemble mi-avril lors de la remise du prestigieux prix « Gardien de Sion » de l'Université Bar-Ilan et du Centre Ingeborg Rennert pour les études sur Jérusalem à l'ancien ambassadeur Américain David Friedman lors d'une soirée à l'Hôtel King David et il fallait voir les conversations animées que Walter avait avec les nombreux invités et le dynamisme qu'il continue à manifester.

Reconnaissable facilement par sa casquette bleu marine, son enregistreur audio et son arme de poing conservée dans un étui sur sa hanche (un revolver Smith and Wesson, pas mal pour un jeune journaliste de 98 ans...), il est un spectacle familier pour les membres des

*En octobre 2017, la légende de la chanson française Charles Aznavour a reçu à Jérusalem dans la résidence du Président de l'Etat Rivlin la médaille Raoul Wallenberg célébrant les agissements de sa famille pendant la Seconde Guerre mondiale.
Walter interview Charles dans la résidence du Président d'Israël Rivlin*



médias étrangers en Israël, dont la compagnie Walter cite comme l'une des raisons pour lesquelles il se sent si jeune.

« J'ai beaucoup de jeunes amis et quand je suis avec eux, je me sens vraiment jeune. La seule fois où je me rends compte que je suis d'un certain âge, c'est lorsque je passe devant un miroir. »

Son espace de bureau fonctionne comme une salle de souvenirs pour sa carrière de près de 70 ans. Ses murs sont couverts de certificats et diplômes, de récompenses militaires, de ses certificats Guinness et de photos où il apparaît avec des personnalités telles que le président israélien Reuven Rivlin et l'ancien gouverneur de l'Arkansas. Mike Huckabee. La pièce est dominée par un bureau massif où il édite et télécharge ses émissions.

En 2018, Walter est devenu le plus

âgé parachutiste Israélien lorsqu'il a participé à un saut en parachute dans le nord d'Israël. Attaché à l'instructeur avant de sauter, il raconte « nous nous sommes déplacés vers ce qui aurait été la porte et je me suis assis, les pieds suspendus hors de l'avion, regardant la terre 4000 mètres plus bas ».

Il a déclaré qu'il avait eu une magnifique vue sur la baie de Haïfa et la vieille ville de Saint-Jean-d'Arc avant d'atterrir dans un champ, « précisément comme prévu ».

Le ferait-il encore ? « Oui, si Dieu le veut, pour mon 100ème anniversaire - et je ne plaisante pas », dit-il. « J'envisage déjà ma prochaine expérience, monter en montgolfière ou repiloter un avion, car j'ai encore ma licence. »

N'oublions pas de mentionner que Walter Bingham fréquente assiduellement les synagogues Habad à Jérusalem, porte toujours une kippa sur sa tête en dessous de sa casquette, qu'il est shomer shabat et respecte la cacherout.

Pour suivre en anglais l'actualité et les reportages en Israël de Walter Bingham vous pouvez vous connecter à :

https://www.israelnationalnews.com/tags/Walter's_World

Les origines du gâteau au fromage

Quel est votre gâteau au fromage préféré ?

Existe-t-il une seule recette du gâteau au fromage ? Quand on demande à une personne si elle aime le gâteau au fromage, sa réponse est rarement un oui tout court. Elle va chercher à nous expliquer que le meilleur gâteau au fromage est celui de sa tante ou de sa mère ou d'une certaine boutique bleue ou jaune de la rue des Rosiers ou autre.



Cheesecake

Les amateurs du gâteau au fromage ont souvent une idée précise du goût qu'ils recherchent quand ils mangent un tel gâteau. Au-delà du plaisir gustatif, ils vont rechercher souvent le souvenir d'un moment précis ou le souvenir d'une personne.

Ils vont nous expliquer qu'ils préfèrent la saveur vanillée ou citronnée de ce gâteau, ou la texture légère ou crémeuse ou le gâteau avec un fond sablé ou émietté... etc



Ce qui nous amène à nous interroger sur ce fameux gâteau au fromage connu également sous l'appellation « cheesecake ».

On raconte que le fameux cheesecake aurait été amené par les juifs d'Europe de l'est quand ils

ont émigré aux Etats-Unis au début du siècle passé. Depuis ce gâteau a connu des évolutions aux Etats-Unis et en particulier à New-York. Les recettes se sont adaptées aux fromages et goûts locaux et il a voyagé, à nouveau, vers d'autres pays sous cette nouvelle appellation qui pourrait nous faire croire que c'est un gâteau américain.

Il semble que le gâteau au fromage aurait une première origine qui remonterait à la Grèce Antique.

Les Romains, après la conquête de la Grèce, le reprennent sous le nom de libum. Le libum était offert aux dieux. Le gâteau au fromage Romain est un fromage frais cuit sur ou à l'intérieur d'une pâte. Ce gâteau était donné comme fortifiant aux athlètes qui participent aux premiers jeux Olympiques.

Les Romains introduisent le gâteau au fromage en Angleterre et à l'ouest de l'Europe. Puis il est introduit dans les régions scandinaves et tout le nord-ouest de l'Europe.



Käsekuchen

En France, le gâteau au fromage existe depuis longtemps dans plusieurs régions, sous différentes recettes et désignations tels que le käsekuchen (Alsacien) ou le tourteau fromager du Poitou.

■ par Myriam Iteanu

En Allemagne et en Autriche, il existe de nombreuses versions du gâteau au fromage à base de quark (fromage frais doux, blanc et jeune qui pourrait s'apparenter à du fromage blanc en France).

Dans les pays anglo-saxons (États-Unis, Canada, Royaume-Uni et Irlande), le cheesecake est souvent un mélange à base de fromage à la crème sur un fond de tarte à base de miettes de biscuits mixées.



Vatrouchka

En Russie, le gâteau au fromage est désigné la vatrouchka, c'est généralement une brioche au fromage blanc pressé.

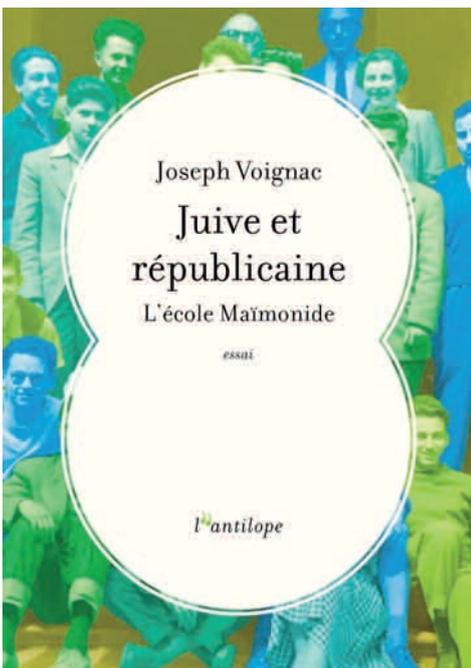
Compte tenu de cette diversité de recettes, on peut en conclure qu'il n'existe pas une seule recette de gâteau au fromage et on comprend mieux pourquoi les amateurs de ce gâteau se sentent obligés de nous expliquer « leur gâteau au fromage ».

Chacun a donc son propre gâteau au fromage et c'est ce qui fait son succès... Quel est le vôtre ? ■

« Juive et républicaine : l'école Maïmonide » un essai de Joseph Voignac

J'ai eu la chance d'avoir entre les mains le dernier essai écrit par Joseph Voignac intitulé « *Juive et républicaine : l'école Maïmonide* » édité par les éditions de l'Antilope.

Cet ouvrage paru le 19 mai 2022 traite d'un thème fort intéressant : l'histoire de l'école Maïmonide, créée à Paris en 1935 puis basée à Boulogne-Billancourt où elle fonctionne toujours.



Cette étude historique et sociologique, très documentée, nous apprend beaucoup de choses. Elle nous permet, en particulier, de suivre et comprendre les évolutions de la communauté juive avant et après la seconde guerre mondiale.

L'ouvrage est introduit par une déclaration de juin 1935 du grand rabbin Maurice Liber, qui annonçait dans les colonnes de l'Univers israélite l'ouverture du premier établissement secondaire juif en France comme suit :

« *La bourgeoisie juive envoie ses enfants au lycée, qui les prend. Quelle génération préparons-nous ? Où seront demain nos dirigeants, nos « hommes d'œuvres », notre élite juive ? Loin de moi la pensée d'écarter la jeunesse de l'enseignement public : le judaïsme français a fait un pacte avec la république et il ne retournera jamais à un ghetto intellectuel. Mais n'est-il pas nécessaire, et n'est-il pas possible, de former une partie de notre jeunesse dans un établissement juif d'éducation, dans un établissement d'éducation juive ?* »

A cette époque, l'école juive française n'avait pas vocation à concurrencer l'école publique. Jusqu'en 1935, l'école juive était avant tout conçue comme une œuvre philanthropique. Elle dispensait un enseignement primaire uniquement et accueillait des enfants défavorisés, souvent étrangers, auxquels elle enseignait la langue française et les codes nécessaires à leur bonne intégration à la société française. Créer un établissement secondaire juif pour assurer une transmission identitaire représentait donc un bouleversement des normes en vigueur.

Le lycée Maïmonide, novateur à plusieurs égards, avait pour ambition d'attirer une partie de la jeunesse bourgeoise pour la (re)familiariser avec un judaïsme dont elle s'était progressivement détachée. Son but est de former une élite communautaire investie dans les institutions juives et dans la vie de la nation.

Le dilemme auquel devait faire face l'école Maïmonide et qui reste toujours d'actualité est comment transmettre une identité juive aux élèves sans tourner le dos à la république.

■ par Myriam Iteanu

La création de l'école Maïmonide est indissociable de la personnalité de son premier directeur, Marcus Cohn, né à Strasbourg, d'une famille juive d'origine allemande, influencée par les écrits du Rav Samson Raphaël Hirsch (1808-1888) qui promeut une nouvelle approche du judaïsme orthodoxe : plutôt que de se protéger des dangers de la modernité et de la science, il vaudrait mieux s'y associer pleinement tout en restant fidèle aux traditions juives. Les enseignements de Marcus Cohn dans le domaine de l'éducation portent la marque de ses enseignements.

Le lycée Maïmonide, novateur à plusieurs égards, avait pour ambition d'attirer une partie de la jeunesse bourgeoise pour la (re)familiariser avec un judaïsme dont elle s'était progressivement détachée. Son but est de former une élite communautaire investie dans les institutions juives et dans la vie de la nation.

Au démarrage du Lycée, Marcus Cohn se rend personnellement auprès de parents d'élèves pour les convaincre de rejoindre cet établissement nouveau. Bien qu'il convoitait en priorité les enfants de la bourgeoisie de l'ouest parisien, il recrutera les premiers élèves auprès des familles juives de l'est de Paris. Ady Steg est l'un de ces élèves.

L'enseignement à Maïmonide est atypique et humain, se remémore Ady Steg qui décrit Marcus Cohn comme « un

homme qui non seulement était habité par le souci de la connaissance du judaïsme mais qui avait aussi une vision pédagogique tout à fait originale. Les classes étaient relativement peu nombreuses, il fallait que les élèves aient des contacts humains très développés et l'enseignement ne devait pas se faire de façon extrêmement rigoureuse selon les horaires. Au printemps ou en été, par exemple, nous allions en classe sous l'arbre qu'il y avait au centre du terrain. Assis là, il nous enseignait un petit peu à la méthode antique de l'enseignement direct ».

Cet enseignement peu conventionnel stimule le questionnement et le rapport de l'élève vis-à-vis de l'adulte. L'enseignement est bienveillant et humain.

Pendant la seconde guerre mondiale l'établissement ferme ses portes et ses bâtiments sont même occupés par les nazis durant une partie de la guerre.

Après la guerre, l'établissement doit rouvrir ses portes et on sollicite Marcus Cohn qui est réticent, depuis sa captivité (dans un oflag Allemand pendant la guerre), à reprendre ses activités professionnelles en France. Il songe à émigrer en Palestine. Il sera convaincu par un groupe d'anciens élèves (dont Théo Klein) et accepte finalement d'apporter son concours à la réouverture du lycée avant son émigration en Palestine.

Le lycée accueillera alors des rescapés de la Shoah dès la rentrée d'octobre 1945. Elie Wiesel est l'un de ces enfants.

Une figure féminine ressort particulièrement durant cette période, Herta Cohn-Bendit, mère de Daniel Cohn-Bendit, qui assure le poste d'économe de l'école Maïmonide, pendant dix ans.

Comme le souligne Théo Dreyfus, le successeur de Marcus Cohn à la tête de l'école, elle était « une véritable femme-

orchestre, mettant la main partout où le besoin s'en faisait sentir, depuis la cuisine où il fallait essayer une volumineuse vaisselle, jusqu'à écrire une pièce jouée par les élèves à pourim et qui révélait un authentique talent... ». En plus de s'occuper de l'intendance, elle entourait de son amour et donnait de sa personne pour panser les plaies encore béantes des élèves et tenter de les aider à retrouver une part de leur enfance volée. Serge Klarsfeld l'évoque également dans ses mémoires quand il parle de son passage comme interne à l'école Maïmonide.

Quelques années plus tard, l'école Maïmonide accueillera également en internat les enfants de réfugiés arrivés d'Afrique du Nord ou d'Égypte, dont les parents vivent en hôtel (comme le déclare Théo Dreyfus en 1958) mais maintient ses efforts auprès de la bourgeoisie juive autochtone en insistant sur son rôle de « lieu de rencontre de l'élite intellectuelle juive » (toujours selon Théo Dreyfus).

L'école n'a cessé d'évoluer avec la situation des Juifs de France. Elle est aujourd'hui un grand établissement qui accueille plus de mille cinq cent élèves de la maternelle à la terminale.

Avec la montée de l'antisémitisme, l'école juive est recherchée, par certains, pour sa sécurité. Les élèves qui la fréquentent ces dernières années, développent des inquiétudes vis-à-vis de l'extérieur et sont reconnaissants de la bienveillance et chaleur qu'ils ont trouvée au sein de cette école.

L'école n'a cessé d'évoluer avec la situation des Juifs de France. Elle est aujourd'hui un grand établissement qui accueille plus de mille cinq cent élèves de la maternelle à la terminale.

Une antenne de l'école Maïmonide a même été ouverte dans les années 2010 sur le campus scolaire de Mikvé-Israël, à quelques kilomètres de Tel Aviv, pour permettre aux familles ayant fait leur alya de bénéficier d'une continuité pédagogique en Israël.

Cet ouvrage qui s'appuie sur de nombreuses archives inédites et passionnantes intéressera toutes celles et ceux qui, de près ou de loin, ont connu l'école Maïmonide mais également toute personne désireuse de comprendre l'histoire particulièrement riche et complexe du judaïsme français contemporain. ■

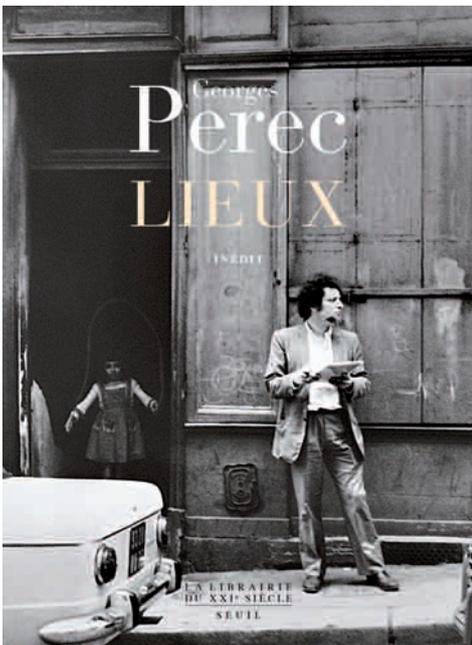
Note sur Joseph Voignac

Joseph Voignac est né à Paris en 1991. Ancien élève de l'école Maïmonide, il a fait ses études supérieures à l'université de Cambridge où il a obtenu une licence et un master de recherche en histoire européenne moderne. Après ses études, il a travaillé comme journaliste et a écrit de nombreux articles sur l'histoire du sionisme et de l'éducation juive en France. « Juive et républicaine : l'école Maïmonide » est son premier livre.

À l'occasion de la parution de son livre, Joseph Voignac a répondu aux questions d'Esther Leneman et du public de l'ECUJE, lundi 23 mai 2022, avec la participation de l'historien Philippe Boukara.

40 ans après sa mort, Perec en ses lieux

Voici ce monument de Georges Perec qui nous arrive plus de cinquante ans après avoir été entrepris, accueilli en 2022 par Maurice Olender dans sa légendaire collection « La Bibliothèque du XXI^e siècle » (Seuil), deux mois après la reprise dans la collection « L'Imaginaire » (Gallimard) de « 53 Jours ». Imagine-t-on « les exigences techniques de la mise en œuvre de la première publication mondiale de l'ultime inédit de Georges Perec », pour reprendre les mots de M. Olender ?



Il a fallu l'acharnement de Sylvia Richardson, petite-cousine et filleule de Perec, pour rendre à ce projet mythique, laissé inachevé en septembre 1975, toute sa puissance métaphysique et littéraire mais aussi mémorielle d'un homme, d'un écrivain phare du XX^e siècle dont l'œuvre ne cesse de nous fasciner et de nous laisser rêveur par son importance quand on sait que Perec mourut à 48 ans à quatre jours près (né le 7 mars 1936 à Paris 19^e et mort le 3 mars 1982 à Ivry-sur-Seine).

« Dans sa lettre du 7 juillet 1969 [qui ouvre l'Index de la présente édition] à Maurice Nadeau, Perec écrit : « *J'ai commencé en janvier 1969 ; j'aurai fini en décembre 1980 ! j'ouvrirai alors les 288 enveloppes cachetées, les relirai soigneusement, les recopierai, établirai les index nécessaires.* » D'abord ce livre est construit autour de douze lieux phares de la vie de Perec, auxquels le reliaient le plus souvent des femmes aimées quelques mois ou un peu plus. « *Je ne peux pas oublier. Peut-être est-ce cela le noyau de tout ce livre : garder intact, répéter chaque année les mêmes souvenirs, évoquer les mêmes visages, les mêmes minuscules événements, rassembler tout dans une mémoire souveraine, démentielle* », écrit-il à propos de l'île Saint-Louis (Souvenir 2, texte 41). Perec écrit son tout dernier billet le 27 septembre 1975 « vers 2 h. du matin. » Il y écrit : « Travail = torture ».

Parmi tous ces lieux qui ont hanté Perec, il en est un particulier, central dans sa vie : le rue Vilin, qui n'existe plus. L'une des pages que l'on peut qualifier d'abyssale est le texte 37, « Vilin, Souvenir 2 ». Il y pose des questions principielles sur le lieu entre l'enfant qu'il pouvait être et l'homme qu'il est devenu dans l'aujourd'hui à la fois temporel de celui qui écrit le livre et complètement intemporel, car dans notre aujourd'hui à nous, ses lecteurs de 2022, Perec est mort et sa rue n'existe plus. Mais est-il vraiment mort d'ailleurs ? Le lecteur le lit justement dans un troisième temps, le présent éternel de l'œuvre d'art, dont Malraux a si bien parlé et qui se confirme complètement ici. Nous le lisons dans un temps qui ignore la mort. Dans la même page, Perec parle de l'errance pour dire qu'elle est son « propos essentiel (Les Errants, titre de mon premier roman, le navire démâté, etc.) : l'errance et son

■ par Michaël de Saint Cheron

envers : la recherche du lieu. Partant de l'errance et de cette recherche du lieu, il en vient à narrer un souvenir que l'on peut qualifier de kafkaïen.

« *J'ai quatre ans (mettons), je suis assis par terre au milieu d'un tas de jeux yiddish et je reconnais une lettre ; je m'obstine à l'appeler yod et à la dessiner ainsi :*

Sans avoir jamais vérifié qu'une telle lettre existait [...] Ce qui m'étonne ce n'est pas tant que j'aie pu être précoce (je n'ai jamais douté de mon intelligence) mais que ce souvenir ne corresponde à rien : le lieu n'existe pas (non seulement il est en démolition mais je ne l'ai jamais « habité »), la lettre n'existe pas (je ne l'ai jamais employée). »

D'abord ce livre est construit autour de douze lieux phares de la vie de Perec, auxquels le reliaient le plus souvent des femmes aimées quelques mois ou un peu plus. « Je ne peux pas oublier. Peut-être est-ce cela le noyau de tout ce livre : garder intact, répéter chaque année les mêmes souvenirs, [...], rassembler tout dans une mémoire souveraine, démentielle »

C'est là une page exceptionnelle qui rend compte du travail titanesque auquel s'est contraint Perec, comme il devait l'entreprendre à la même période dans son chef-d'œuvre *La Disparition* (1969), dans lequel, selon la loi du lipogramme, il s'interdit l'emploi d'une lettre, ici la lettre « e », dans le souvenir de sa mère assassinée à Auschwitz-

Birkenau. Claude Burgelin écrit en sa préface : « *Prouesse : grâce à cette fable rocambolesque de la lettre exterminée-exterminante et sans l'effervescence joueuse du propos, il prend à revers le programme génocidaire des nazis avec une habileté magistrale.* » Dans *W ou le souvenir d'enfance*, Perec écrit : « *Elle fut prise dans une rafle avec sa sœur, ma tante. Elle fut internée à Drancy le 23 janvier 1943, puis déportée le 11 février suivant en direction d'Auschwitz. Elle revit son pays natal avant de mourir. Elle mourut sans avoir compris.* » En note, sur la même page de *W*, il ajouta ceci : « *Nous n'avons jamais pu retrouver de trace de ma mère ni de sa sœur. Il est possible que déportées en direction d'Auschwitz, elles aient été dirigées sur un autre camp ; il est possible aussi que tout leur convoi ait été gazé en arrivant.* »

On comprend la fascination pour la mémoire qui hanta Perec toute sa vie et toute son œuvre.

Quel rapport à la Totalité des choses vécues, à la totalité des êtres rencontrés, des femmes aimées ou juste désirées, Perec avait-il ? Par définition, il n'y a pas de Totalité à l'inexorable, à l'ineffable d'une rencontre avec un être aimé, selon toutes les nuances de l'amour, à l'ineffable et à l'irréductible du Vivant, mais aussi du ressenti, de l'épreuve, de la perte d'une mère dans la chambre à gaz d'un camp d'extermination, mais aussi de la jouissance comme du désespoir après une rupture sentimentale ? Devant tous ces impossibles, Perec n'en recherche pas moins la seule chose qui puisse se constituer en totalité : les lieux comme les noms. Ainsi, dans « 53 jours », Perec s'amusa à lister les « Noms du juif Errant » : Butadeo, Isaac Lakedem, Juan de Espéra en Dios, Ahasuerus (*L'Imaginaire*, p. 184).

Alors, comment Perec définissait-il son livre « *Lieux* » ? « Ce [...] livre est parti d'une idée assez monstrueuse, mais je pense, assez exaltante. J'ai choisi, à

Paris, douze lieux, des rues, des places, des carrefours, liés à des souvenirs, à des événements ou à des moments importants de mon existence », écrit-il dans sa Lettre à Maurice Nadeau du 7 juillet 1969 (« *Je suis né* », Seuil, « La Librairie du XXe siècle », 1990).

Lieux est un livre de 600 pages, pesant 1,3 kg, qui peut naturellement nous projeter sans aucun effort dans la tragédie actuelle de l'Ukraine. Imagine-t-on un écrivain ukrainien écrire un jour prochain un livre sur Marioupol détruite à 80 % ? Il n'aurait plus d'autre « réel » que le souvenir, les archives et les paroles des témoins.

Arrêtons-nous encore sur le texte 63 « Saint-Louis, souvenir 3 », où Perec nous emmène dans sa quête des femmes aimées « à la manière de Stendhal dans *Vie de Henry Brulard*, une tentative de recensement de Perec de ses conquêtes amoureuses réelles ou fantasmées. » Mais le plus intéressant n'est pas là, mais dans la fiche qui suit, en forme de poème :

À QUOI BON ?
Toute mon intelligence
Toute ma sensibilité
Toute ma bonté
Toute ma volonté
Toute ma détermination
Toute ma force toute ma faiblesse
Toute ma vie
Toute ma sérénité que les jours
ont pu
Accumuler, que les nuits ont
Pu fortifier, que les heures ont pu
sanctifier
Ne suffiront jamais à me rendre
heureux.

Voilà un texte capital. Dans son avant-propos fort pertinent, Sylvia Richardson insiste sur la question de l'espace-temps dans *Lieux*. « *Dans cette réalisation inédite, le rapport spatio-temporel de Lieux imaginé par Perec prend toute sa place dynamique et quasi aléatoire, explosant l'espace-temps en ajoutant une qua-*

trième dimension hypertextuelle : le lecteur devient alors maître d'œuvre. » On pense à la quatrième dimension de la Relativité générale découverte par Einstein, le temps. Ici, dans une philosophie lévinassienne, on ajouterait : l'autre, et l'autre est aussi le lecteur, dans une œuvre littéraire ou philosophique.

Il a fallu l'acharnement de Sylvia Richardson, petite-cousine et filleule de Perec, pour rendre à ce projet mythique, laissé inachevé en septembre 1975, toute sa puissance métaphysique et littéraire mais aussi mémorielle d'un homme, d'un écrivain phare du XXe siècle...

Au dernier vers de son poème si célèbre « *Aschenglorie* » (« *Gloire de cendres* »), Paul Celan écrivait « *Personne ne témoigne pour le témoin.* » Certes, mais le lecteur, n'est-il pas devenu le témoin du témoin, un témoin au second degré, mais témoin quand même ? Il y a dans ce monument littéraire, des possibilités et des jeux combinatoires et mathématiques, des fractals, quasi infinis.

Juif agnostique, Perec, avec Kafka, Proust, sans doute aussi avec Walter Benjamin, porta un certain témoignage de l'incommunicable du temps perdu et du temps retrouvé, mais avec cette quatrième dimension qu'il y a à ne pouvoir parler de la mort de sa mère, il y a soixante-dix-neuf ans à Auschwitz-Birkenau.

À la veille du 80e anniversaire de la rafle du Vel d'Hiv, la mort de la mère de Georges Perec avec sa tante, resurgit dans ce livre, au milieu de tant d'autres personnages, comme celle dont l'assassinat ne peut être dit que sous la forme de la métaphore.

Lieux est bien un chef-d'œuvre. ■

Orient expresso

Rarement une nouvelle boisson a créé un bouleversement semblable non seulement dans les habitudes de consommation, mais aussi dans la vie sociale et l'aménagement des espaces urbains. Tel est le sens de l'exposition « **Café, de l'Orient à l'Occident** » qui est actuellement présentée au Musée de l'art islamique à Jérusalem, place du rabbin Paul Roitman, père de notre ami Julien.

Le café est une boisson qui s'est imposée relativement récemment en Orient et en Occident. La culture du café est originaire des hauts plateaux d'Éthiopie et les grains de café ont commencé à être exporté à partir du 15^{ème} siècle depuis le port de Mokka au Yémen dans tout l'Empire Ottoman et le monde arabe. Les premiers lieux de consommation publique du café (« les cafés ») ont été ouverts à La Mecque et en 1554 à Istanbul. Le premier café en terre d'Israël s'est ouvert en 1580 à Sfat. Puis les diplomates ottomans ont favorisé la diffusion du café en Europe à partir du 17^{ème} siècle : premier café à Venise en 1615, à Vienne en 1640. Le café a tout de suite fait l'objet d'un engouement

qui s'est accompagné d'une « turcomanie » (cf « Le Bourgeois Gentilhomme »). Au 18^{ème} siècle la diffusion, avec des apports de lait et de sucre – ce qui élargit la consommation aux femmes – se fait à travers toute l'Europe et atteint le Nouveau Monde. Au 19^{ème} siècle, les Européens plantent le café dans leurs colonies (notamment les Hollandais au Sri Lanka, Sud de l'Inde, Indonésie, ...) et la culture se développe aussi au Brésil, et en Amérique centrale et du Sud. Le 20^{ème} siècle voit le développement de nouvelles technologies : machines à torréfier, machines expresso, café instantané, capsules de café. Mais aussi sur les contenants comme les gobelets papier jetables : aujourd'hui des milliards de gobelets par an sont jetés (dont seulement 0,25% est recyclable à cause de la présence d'une couche plastique !).



Branche de caféier

■ par Claude Trink



Place Paul Roitman à Jérusalem (au fond le Grand Théâtre)

Le café a immédiatement été un défi pour les autorités religieuses et politiques.

Dans le monde musulman où le café jouit d'une grande popularité auprès des musulmans soufis qui le consommaient pour rester éveillés durant leurs rites nocturnes, le café est mis en procès en 1511 devant une cours islamique à La Mecque au motif qu'il corrompt les fidèles et les détourne de la participation aux rites religieux.

À Jérusalem en 1567, le juge a interdit à un résident musulman de préparer du café et de réunir des consommateurs avec des chanteurs et musiciens pour une consommation semblable à celle du vin, (en dépit de l'autorisation du Gouverneur – adjoint du District rémunéré à cet effet).

Pour les autorités chrétiennes, le café est l'œuvre du diable (en raison de sa couleur et de son origine) avant que le Pape Clément VI (1536-1605) ne s'engoue du café et déclare : « *Si cette boisson satanique a tant de goût, je vais la baptiser* »; cette approbation permit la consommation la plus large du café.

Pour les autorités rabbiniques, l'arrivée du café et l'augmentation de sa dégustation soulevèrent divers problèmes.

Affiche de l'exposition - A gauche, la rue HaPalmach



Quelle bénédiction doit on prononcer au moment de consommer du café (che ha-kol ou boreh peri-haets si les grains étaient mangés) ? Comment peut-on boire le café le Chabbat, chez soi ou dans un établissement tenu par des chrétiens ? Le café est-il autorisé pendant Pessah car les grains de café sont-ils des kitniot ?

En 1675 en Angleterre, le roi Charles II décrète « a Proclamation for the Suppression of Coffee Houses ». Le texte arguait que les cafés étaient « un lieu propice aux personnes oisives et mécontentes », que les marchands y négligeaient leurs affaires et que l'agitation s'y propageait.

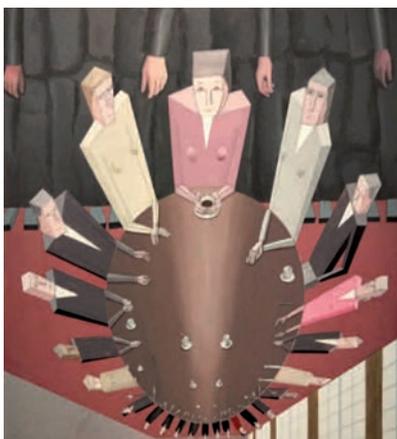


Tableau de Larsen (2018) - La réunion du gouvernement autour d'une tasse de café

En Allemagne, Frédéric le Grand prit en 1777 un décret ordonnant au peuple, et en particulier aux soldats, de consommer de la bière plutôt que du café, car l'importation pesait négativement sur la balance commerciale. A Francfort-sur-le-Main, au cours des années 1760 et 1770, la municipalité prit diverses mesures pour prohiber, ou du moins réduire, la participation des Juifs au négoce du café. Les archives municipales de la ville possèdent environ 4000 pages de documents sur le commerce du café par les Juifs au XVIIIème siècle !

Mais l'engouement pour le café a été tel (dont témoigne dans la sphère musicale la « Cantate du Café » de Johann Sebastian Bach jouée pour la première

fois à Leipzig en 1734) que aucune réglementation restrictive n'a tenu dans aucun pays et dans aucune religion.

La consommation de café a stimulé la créativité et l'innovation dans de nombreux domaines, aussi bien industriel (machines, équipements) que ménager et décoratif, avec les ustensiles et tasses décorées de manière modeste ou somptueuse. L'exposition montre de nombreux exemples de porcelaine, dont celle développée en Israël dans les années soixante.

Les cafés ont vite constitué des lieux de sociabilité, échappant au contrôle des autorités religieuses, et qui favorisent les échanges d'idées et d'informations. Ce sont aussi des lieux où s'affrontent les visions politiques, où s'élaborent les œuvres littéraires (pensez aux cafés viennois, berlinois parisiens tel-aviviens et par exemple à l'écrivain Joseph Roth au café Le Tournon à Paris), où se nouent les intrigues et les amitiés. Les cafés sont ainsi associés avec les idées de démocratie, de lumières et de révolution.

Pour les Juifs immigrés, les cafés sont propices à leur émancipation, à leur intégration ou à leur révolte ; ce sont parfois des substituts de communautés abandonnées dans les empires russes



Affiche «Le peuple élit le café Elite»



Services à café produits en Israël dans les années 60-70



et austro-hongrois ou bien en Afrique du Nord. Au « Romanische Café » de Berlin s'affrontent les sionistes, bundistes, yiddishistes, hébraïsants ; ils s'attirent la condamnation de Herzl et de Nordau qui s'en prennent à ces « Juifs de café » et réclame un « judaïsme des muscles ».

Aujourd'hui de nombreuses villes recensent et proposent un label pour leurs cafés historiques dans le cadre d'une politique de protection du patrimoine. Certaines rouvrent des cafés juifs, comme à Hambourg le Café Leonar, ou à Paris, grâce à l'OSE, le café des Psaumes.

Concluons avec la poétesse juive allemande Else Lasker-Schüler décédée à Jérusalem en janvier 1945 : « *Secrètement nous tenons tous le café pour le diable, mais sans le diable il n'y a rien* ». ■

[1] Cité dans les Cahiers du Judaïsme, n°26,2009



La page d'Avidan

■ Rachel ma fille, en allant à la synagogue, je t'ai trouvé un bon parti. Il est mieux que médecin ou avocat. Il est Ministre. Il est Ministre officiant.

■ Comment on reconnaît un ashkénaze chez les insoumis ? C'est celui qui critique Mélenchon.

■ Ne pas confondre un service athée et un service religieux. Parce que l'homme pieux préférera toujours siroter une menthe (à thé) à une mante, aussi religieuse soit-elle.

■ C'est quoi la différence entre un juif alsacien et un juif marocain ? Le juif alsacien, il sait. Le juif marocain, il sait MIEUX.

■ J'ai une pensée pour tous ces politiques ministrables attendant l'appel du Président et qui reçoivent en numéro masqué : « Bonjour, je vous appelle à propos de votre compte CPF ».

■ Les ashkénazes : pas de vinaigre à Pessah, car c'est Homets. Les séfarades : pas de pois chiches, car c'est Houmous. Les Netourei Karta : pas de politique, car c'est Hamas.

■ Je crois que Mélenchon vient de détrôner mon fils dans le Top 3 des plus mauvais perdants.

■ Pessah me gonfle tellement que je pense annuler la fête parce qu'elle me devient hamets.

■ par Avidan Kogel

■ La préparation de Pessah :
1- t'as une casserole propre,
2- tu la cachérisés en faisant bouillir de l'eau,
3- t'as des résidus au fond de la casserole,
4- tu laves ta casserole,
5- t'as une casserole propre.

■ Pessah. La fête de la liberté. Ma femme va enfin pouvoir se délivrer de la cuisine où elle s'est enfermée pendant 1 semaine.

■ Toutes ces mitsvot imposées au peuple juif sont la preuve que Dieu est anti-sémite.

C A R N E T M O N T É V I D É O

NAISSANCE

■ Un grand mazaltov à Emmanuelle Guthmann pour la naissance de son fils, **Arthur Louis Moché**, ainsi qu'à ses grand-parents Yvette et Jean-François Guthmann.

■ Un grand mazaltov à Tsilla et David Haziza à l'occasion de la naissance à New-York, de leur petite princesse **Esther - Fanny**, pour la plus grande joie de sa grande sœur, Suzanne.

Mazaltov :

- aux grands-parents maternels, notre Président et son épouse, Marc et Judith Kogel,
- aux grands-parents paternels, Frédéric Haziza et Natacha Sztabowicz,
- à son arrière-grand-père David Kogel
- à ses arrière-grands-parents, Huguette Haziza, Marcel Sztabowicz

■ Tous nos vœux de mazaltov à Sandrine et à David Soussan pour la naissance de leur petit prince. Toutes nos félicitations aux grand-parents maternels Corinne et

Roger Hanau et aux grands-parents paternels Joëlle et Raymond Soussan.

■ Mazaltov à Candice et Jonathan Advocat pour la naissance d'un petit garçon. Nous pensons très fort aux grands-parents Michèle et Didier Laufer, partagés entre la peine et la joie. Didier vient de perdre sa maman et dans quelques jours aura lieu la Brit Mila de son petit-fils. Que la naissance de ce petit garçon vienne sécher leurs larmes et apporter de la joie à une famille endeuillée.

DÉCÈS

■ Jeannette Laufer (Hava bat Chochana) née Aussenberg. La communauté assure ses enfants, Didier et Karine, ses petits-enfants, ses arrière-petits-enfants ainsi que toute sa famille de sa profonde sympathie.

■ Mr Jacob BENLOULO, père de notre cher chamach, Avraham. Toutes nos condoléances à son épouse, ses enfants et à toute sa famille.

■ Mme Jacqueline Marian (Deborah bat Guitel) soeur de notre ancien président Jean Bisseliches. La communauté présente ses sincères condoléances à ses filles Anne Marian et Caroline Markowitz, et à ses petits-enfants Charlotte, Antoine, Mathias, Nathan et Julia.

DISTINCTION

Kol hakavod à notre ami Julien Roitman qui a reçu la médaille d'or de la 3AED-IHEDN pour son action en tant que président de la commission du livre blanc Cyber et pour avoir ainsi contribué à établir des recommandations concernant la Cyber sécurité.

Nous invitons les personnes n'ayant pas d'e-mail et qui souhaitent être prévenues des événements communautaires par téléphone, de se manifester auprès du secrétariat au 01 45 04 66 73.

« Ce journal contient des textes sacrés, merci de ne pas le jeter. Il doit être mis à la Gueniza »

Hesped du Rabbin Jacky Milewski pour Mme Jeannette Laufer z"l

Chère Mme Laufer,

Votre départ de ce monde nous laisse abasourdis, sans voix. Nous voulons dire ici à vos enfants, Karine et Didier, à vos petits-enfants, à vos arrière-petits-enfants, à toute votre famille, toute notre amitié en ce moment si particulier.

Nous avons tellement l'habitude de converser, pratiquement quotidiennement, que le choix du style direct s'est naturellement imposé. Vous étiez une figure emblématique de Montévidéo, et notre communauté ne sera plus jamais la même sans vous. Vous étiez dynamique, pleine d'énergie, toujours parlante. Vous aimiez les gens, vous avez participé à l'Action Sociale bien sûr mais vous avez surtout rayonné sur toutes les personnes qui vous ont côtoyée. Vous étiez une femme déterminée, n'étant pas dupe des conventions sociales, clairvoyante, fidèle en amitié. Vos qualités de cœur, votre générosité, votre bonté, votre altruisme, ne se sont jamais taries. Vous saviez encourager, dire une bonne parole, donner de judicieux conseils. Vous étiez perspicace et saviez orienter les choses pour qu'elles soient le plus ordonnées possibles.

Vous étiez toujours impatiente d'entendre des bonnes nouvelles, et celles qui provenaient de vos proches, vous emplissaient de joie et de satisfaction. L'amour que vous portiez aux vôtres était considérable tout comme celui qui vous animait pour votre cher mari, M. Simon Laufer z"l. La cérémonie d'inauguration de la *Parokhet* reste gravée

dans toutes les mémoires ; et à présent, c'est vous qui vous êtes glissée derrière le rideau, telle une présence devenue invisible.

Vous avez continué jusqu'au bout votre apprentissage de l'hébreu ; vous avez su tisser des amitiés fortes et profondes ; vous disiez que vous aviez de la chance d'appartenir à notre communauté. C'est la communauté qui avait de la chance de vous avoir. Vous saviez œuvrer en toute discrétion ; et vous êtes partie de ce monde alors qu'un arrière-petit-fils vous est né il y a quelques jours ; et un autre qui est né quelques heures après votre départ. De cette façon, chère Mme Laufer, vous permettez à Karine et à Didier de voir leur peine et leur tristesse quelque peu adoucie par l'annonce de ces nouvelles vies.

Dans la sidra que nous avons lu Chabbat dernier, la Torah expose les lois relatives aux douze pains de proposition, posés sur la Table d'or du Temple, chaque Chabbat. Ce pain restait chaud toute la semaine durant. Miracle de la permanence. Le verset dit à son propos : « *'Hok 'Olam / Une loi pour toujours* ». Mme Laufer, vous faites penser à ce pain sacré qui savait conserver sa chaleur. Vous étiez une personne rayonnante ; vous saviez rassasier de votre amour et de votre amitié, votre famille, vos proches, votre communauté. Mme Laufer, vous avez accompli le précepte du pain qui reste chaud. Pour vos enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, chère Mme Laufer, pour tous vos proches et amis, vous resterez une femme qui aura marqué par votre intel-

■ par le Rabbin Jacky Milewski



ligence, par vos immenses qualités de cœur, par l'exemple que vous avez su donner.

« *Beyom haChabbat ya'arkhénou lifné HACHEM tamid* » : au jour du Chabbat, le Kohen disposera le pain devant HaChem pour toujours. Mme Laufer est partie pour son Chabbat, âme déposée devant HACHEM. Un pain chaud permanent, pour toujours.

Merci chère Mme Laufer. ■

Levaya Jeannette Laufer

Cher Didier, chère Karine,
Chères familles Laufer et Sebban,

Jeannette Laufer nous a quittés soudainement. Sans prendre congé, sans que nous n'ayons eu le temps de nous préparer à son départ. Nous nous sentons ébranlés et choqués par cette sortie si hâtive.

Comme si après avoir accompli son devoir en donnant au 20ème anniversaire de la disparition de Simon tant d'éclat et tant d'elle-même, elle avait estimé avoir accompli sur terre ce qui lui restait à réaliser.

Si je reviens sur cet évènement ; le parahet qu'elle a offert à la Schule avec ses enfants il y a quelques mois, c'est qu'elle y a investi toutes ses forces, toute son énergie et tout son amour pour Simon et pour sa famille.

Elle était fière de sa famille, et rien ne lui tenait plus à cœur que de voir de l'harmonie et de l'unité dans sa famille.

Elle était fière de chaque naissance, elle était fière de m'annoncer que bientôt ses arrière-petits-enfants fréquenteraient le Talmud Torah de la communauté.

Et une fois que ce fut fait, elle s'inquiétait de savoir si Isaac et Ethan étaient bien venus cette semaine au Talmud Torah.

J'ai écrit dans le mail dans lequel j'annonçais son décès, qu'elle était amoureuse de sa Schule et de notre communauté. Parce que chaque conversation que nous avons, commençait par : Marc, quoi de neuf à la Schule ?

Elle aimait sa communauté, comme elle aimait sa famille, parce qu'elle voyait la communauté était une extension de sa famille.

De sorte que le motif qui illustre le rideau qu'elle avait offert en souvenir de

Simon, cet arbre majestueux représentait non seulement son lien avec Israël et avec le KKL, ainsi que l'enracinement et l'attachement de la famille Laufer à la communauté, mais métaphoriquement cet arbre, ses branches et ses feuilles multiples représentaient aussi la grande famille de la communauté qu'elle voyait se développer autour d'elle et qui lui était ainsi organiquement rattachée.

Tout le monde gardera de Jeannette le souvenir de la cérémonie de l'inauguration du rideau, quand elle a pris la parole. Elle attendait ce jour avec impatience, avec la crainte de ne pas savoir son texte, qu'elle finit par apprendre par cœur.

Elle était rayonnante.

Elle était si belle ce jour-là dans son tailleur rose, avec son ample coiffure, qui lui faisait comme un casque d'or.

Je me souviens que pendant le COVID, elle était évidemment frustrée de ne pas pouvoir venir à la Schule, alors elle se battait avec sa tablette pour participer aux séances Zoom que nous organisions en semaine.

Je me souviens de sa joie le jour où elle avait réussi à se connecter au cours de cuisine organisé par Laurence, et l'accueil qu'elle avait reçu, tout le monde la saluait et l'applaudissait.

Elle nous a quittés quelques mois après son ami Louis Bern.

Elle avait été très affectée par sa maladie puis par sa disparition.

En quelques mois, ce sont deux grandes figures, deux flambeaux de la communauté qui se sont éteints.

Le hasard, mais est-ce le hasard, fait que Didier et Karine vous avez eu, chacun un petit-fils ces derniers jours, respectivement chez Candice et chez

■ par Marc Kogel

Laetitia à New-York.

Ces deux bébés sont là pour nous rappeler qu'aussi triste que soit le départ de nos parents, la vie continue.

Hasard encore ?

On ne peut manquer de relever que le sujet central de la paracha de la semaine est la loi du yovel, qui consacre le caractère inaliénable de la terre d'Israël. Tous les 50 ans la terre retourne à son propriétaire initial. Or nous lisons dans la paracha de cette semaine au chapitre 25, verset 23 :

**והארץ לא תמכר לצמתת כילי
הארץ כגרים ותושבים אתם עמדי :**

La terre ne sera pas aliénée irrévocablement, car la terre est à moi, car vous n'êtes que des étrangers domiciliés chez moi.

C'est précisément la devise du KKL :

והארץ לא תמכר לצמתת

Le KKL qui joue un rôle central dans le développement de l'État d'Israël en rachetant des terres et auquel Jeannette et Simon étaient si fortement attachés.

Fidélité à un idéal et amour de la terre d'Israël, voilà ce qui réunissait Jeannette et Simon.

Jeannette c'était la fidélité à l'œuvre et à la mémoire de Simon,
Jeannette c'était la jeunesse,
Jeannette c'était la joie de vivre,
Jeannette c'était l'optimisme,
Jeannette c'était l'élégance, jusqu'au moindre détail.

Jeannette va nous manquer,

Non, Jeannette nous manque déjà ! ■

עץ חיים הניב למחזיקים בה



נדבת משפחת לאופר

לזכר נשמת דוד לאופר

Technologie au service de la finance. Finance au service de la technologie.

Atacama Innovation est née de deux passions,
la nature et la technologie.

Souvent l'évolution de ces deux environnements
donne naissance à des situations originales qui demandent
de combiner haut niveau expérience et innovation.
C'est notre raison d'être.

Gestion de risques

Solutions de compréhension
du risque et de transformation
des risques en opportunités.

Création de valeur technologique

Accompagnement stratégique
pour intégrer l'innovation au
cœur de l'activité des entreprises.

Valorisation des énergies renouvelables

Accompagnement et conseil
pour une compréhension
transparente du secteur.

Valoriser les opportunités, réduire les risques.

<https://atacama.io/>